

fuzelier

LES AMUSEMENTS DE L'AUTOMNE

OU

LES TEMPLES D'ÉPHÈSE ET DE GNIDE

*Comédie-Française*

1725

## ACTEURS DU PREMIER ACTE

LA COMTESSE, *dame du château.*

CLITANDRE, *colonel de dragons, mari clandestin de la comtesse.*

MARTON.

LA BARONNE.

MONSIEUR DE GAMINVILLE, *conseiller de Dijon en habits de vacances.*

MONSIEUR DES GARENNES, *conseillers de Dijon en habits de vacances.*

MERLIN, *dragon.*

JOLICŒUR, *dragon.*

LE CONCIERGE DU CHÂTEAU.

PAYSANS, PAYSANNES.

DRAGON.

UN LAQUAIS.

*La scène est dans le château de la Comtesse.*

# LES AMUSEMENTS DE L'AUTOMNE

## ACTE I

*Le théâtre représente une cour champêtre d'un château de Bourgogne.*

### SCÈNE I

LA COMTESSE, MARTON.

MARTON

On voit bien, madame, que vous ne voulez rien perdre des plaisirs qu'on vous prépare la veille de votre fête ; nous sortons de votre toilette et il n'est que midi.

LA COMTESSE

Je n'ai pourtant vu Clitandre qu'un instant.

MARTON

Vous devez le lui pardonner, il est fort occupé à examiner les dispositions des divertissements qu'il doit vous donner tantôt pour votre bouquet. Oui, madame, vous auriez tort d'accuser Clitandre de négligence. Je suis édifiée, moi, de sa conduite. Comment ! pour un colonel de dragons, il est assidu comme un abbé.

LA COMTESSE

Je crains les métamorphoses que produit souvent le mariage.

MARTON

Bon ! Vous n'y pensez pas ! Clitandre n'est votre époux que depuis quinze jours, votre mariage est des plus clandestins, vous avez su éloigner d'ici pendant la cérémonie tous les témoins suspects, les curieux les plus alertes de la province ; les rivaux-même de Clitandre ne se doutent pas de son bonheur.

LA COMTESSE

Marton, ce mystère ne durera pas longtemps. J'attends des nouvelles du procès qui doit me rendre maîtresse absolue de ma destinée et de tous mes biens. Dès que je l'aurai gagné, je déclarerai d'abord mon mariage avec Clitandre.

MARTON

Eh ! Madame, qui vous oblige de le dissimuler jusqu'à ce temps-là ?

LA COMTESSE

Une prudence nécessaire. J'ai des parents qui me servent dans ce procès par des motifs intéressés, mon mariage les aliénerait peut-être...

MARTON

Ma foi, messieurs vos collatéraux espèrent fort aisément s'ils fondent des projets de succession sur une veuve de votre âge.

LA COMTESSE

J'aurais peut-être dû différer la conclusion de mon mariage jusqu'à celle de mon procès, mais Clitandre m'a tant pressée...

MARTON

Ces colonels de dragons ne sont pas patients et leur impatience ne déplaît pas dans de certaines occasions.

LA COMTESSE

Je me flatte d'être bientôt quitte du rôle contraint que je joue avec les rivaux de Clitandre ; cela m'engage à des complaisances qui me coûtent et qui peuvent faire naître des bruits désavantageux sur ma réputation. Le public pourra murmurer avec apparence de justice, de ce qu'une jeune veuve comme moi rassemble dans son château un essaim de galants, mais je n'ai pu recevoir Clitandre sans conséquence qu'en y admettant tous ses rivaux indistinctement. Je suis forcée, ma chère Marton, de cacher une véritable tendresse sous une feinte coquetterie.

MARTON

Il y a bien des dames qui font précisément le contraire.

LA COMTESSE

Et qui souvent ne le croient pas.

MARTON

Que je bénirai l'honnête courrier qui nous apportera la première nouvelle du gain de votre procès et qui vous procurera l'heureuse liberté d'apprendre à toute notre province de Bourgogne que vous n'êtes plus veuve !

LA COMTESSE

Eh ! Que t'importe à toi cet avancement ?

MARTON

Comment, Madame, ce qu'il m'importe ? Dès que Clitandre sera connu pour votre époux, ne serons-nous pas dispensés d'écouter les galanteries de ces fades rivaux ?

LA COMTESSE

C'est justement leur ridicule qui me les fait souffrir. De pareils hommages ne peuvent alarmer la délicatesse de Clitandre.

MARTON

Croyez-vous, Madame, qu'on puisse soutenir longtemps les déclarations réitérées et les dissertations musicales de Monsieur de Gaminville, ce conseiller oisif de Dijon ?

LA COMTESSE

Oh ! Pour Monsieur de Gaminville, jamais son amour ne m'importune, dès qu'il prend son ton de soupirant, je fais main basse sur son idole, la musique italienne, aussi tout son enthousiasme le saisit, il oublie qu'il m'aime.

MARTON

Il oublie vos charmes et ne se souvient plus que de la beauté d'un adagio ?

LA COMTESSE

Quand Monsieur des Garennes, autre conseiller de Dijon qui se mêle aussi de pérorer galamment avec moi, c'est un amant commode, il est entêté du plaisir de la chasse

et me quitte volontiers pour suivre un lièvre.

MARTON

Si Monsieur des Garennes m'aimait, je lui accorderais une permission de chasse perpétuelle et je voudrais qu'il s'en servit sans discontinuation.<sup>1</sup>

LA COMTESSE

J'entends du bruit, je crains que ce ne soit un de mes originaux ; je cours me reléguer dans mon appartement. Si tu vois Clitandre, dis-lui de venir me trouver

*SCÈNE II*

MARTON, *seule*.

MARTON

La charmante petite veuve ! C'est un modèle de conduite. Elle a le talent d'épouser incognito un colonel de dragons sans qu'on le soupçonne seulement d'être l'amant préféré... En vérité il faut avoir une politique bien déliée pour garder les apparences d'un si parfait équilibre entre des rivaux habitant sous un même toit... Mais voici celui qui fait pencher la balance ! Voici le mari clandestin.

*SCÈNE III*

MARTON, CLITANDRE.

MARTON

Holà, mon colonel, madame la Comtesse vous demande. Mais avant que d'aller la trouver, honorez-moi s'il vous plaît d'une petite explication. Vous nous avez promis une recrue de chanteurs et de danseurs pour nos divertissement. Nous tiendrez-vous parole ?

CLITANDRE

Oui, ma chère Marton, j'ai dans mon régiment un capitaine qui a enrôlé des déserteurs d'un opéra de campagne ; je l'ai chargé de nous envoyer l'élite ; j'ai fait plus : j'ai fait distribuer les rôles comiques qui nous manquaient à deux de ces drôles-là, ils arriveront tout répétés.

MARTON

À ce que je vois votre troupe sera bien menée, nous ne serons peut-être comédiens que par là.

*SCÈNE IV*

CLITANDRE, MARTON, MERLIN.

CLITANDRE

Eh ! Voilà Merlin ! Où cours-tu si vite ?

MERLIN

Mon colonel, j'allais joindre Jolicoeur et le reste de mes camarades qui sont déjà à l'office : comme chef du détachement, je ne dois pas les laisser jouer des couteaux sans

---

1. Le passage de la description des deux conseillers, depuis : Marton : Croyez-vous, Madame... jusqu'ici est encadré.

moi.

MARTON

Il paraît que monsieur Merlin est un commandant qui n'abandonne pas son poste dans les occasions chaudes.

CLITANDRE

Marton, je vais à l'appartement de madame la Comtesse, je te prie d'instruire Merlin de l'ordre de nos petites fêtes ; il n'aura pas de peine à le comprendre puisqu'il en a composé le ballet. Et vous, monsieur Merlin, je vous prie de n'aller pas sitôt faire éclater votre courage à l'office.

SCÈNE V

MARTON, MERLIN.

MERLIN

Mademoiselle Marton ne se fait-elle pas un scrupule de rester tête-à-tête avec un dragon ?

MARTON

Ne suis-je pas une dragonne, moi ?

MERLIN, *la voulant caresser.*

Tant mieux, de dragon à dragonne on peut commercer.

MARTON, *le repoussant.*

Halte-là ! Demi-tour à gauche.

MERLIN

Ouais, vous me faites faire l'exercice un peu rudement !

MARTON

Je ne veux que des soldats bien disciplinés.

MERLIN

Oh ! Mademoiselle Marton, vous êtes un peu trop sauvage ?

MARTON

Oh ! Monsieur Merlin, vous êtes un peu trop apprivoisé.

MERLIN

Je suis dragon et danseur et vous prétendez que je sois modeste ? Cependant puisque vous me préserviez la décence de la gesticulation, je vais reformer la mienne et vous prier très poliment et très froidement de vouloir bien me mettre au fait de ce château et de la compagnie qui l'habite.

MARTON

Primo, vous verrez ici monsieur de Gaminville, conseiller et Dom Quichotte de la musique italienne.

MERLIN

Cette chevalerie errante-là est à présent fort à la mode.

MARTON

Cette mode peut se justifier quand elle n'est pas outrée, mais monsieur de Gaminville l'a poussée jusqu'au fanatisme. Il fit un voyage à Paris il y a deux ans, il y entendit d'excellents concerts : d'illustres amateurs des talents qui ne se contentant pas de les admirer dans les maîtres habiles, les cultivent eux-mêmes avec distinction ; aussitôt monsieur de Gaminville singe les goûts de la capitale, revint promptement arborer dans Dijon l'étendard de la musique ultramontaine.

MERLIN

Ainsi monsieur de Gaminville est un docteur en *F ut fa* ?

MARTON

Toute son érudition musicale consiste à savoir par cœur les noms des compositeurs italiens qu'il prononce avec un respect profond. Les auteurs de musique française ne se trouvent jamais dans sa bouche qu'avec une épithète injurieuse. Les plus tendres chants ne le remuent pas, mais qu'une main étourdie enlève brusquement une sonate bizarre, voilà monsieur de Gaminville dans les transports, il se pâme, il sent toute la volupté des dissonances, il tombe extasié à la rencontre d'une fausse quinte.

MERLIN

Ventrebleu, ce sénateur-là a bien du plaisir.

MARTON

Secondo vous verrez monsieur des Garennes, aussi conseiller mais qui n'est pas ennuyeux, lui.

MERLIN

Il parle donc bien ?

MARTON

C'est qu'il ne parle point du tout, c'est un chasseur infatigable qui ne se montre qu'à souper.

MERLIN

Et qui rapporte le soir une bonne provision de gibier ?

MARTON

Il ne rapporte le soir qu'une faim canine dans son estomac.

MERLIN

Voilà un chasseur bien utile dans un château.

MARTON

Ohimé ! Il approche avec monsieur de Gaminville, sauvons-nous à l'office.

MERLIN

J'aime fort l'asile que vous me proposez, allons.

MARTON

J'achèverai-là de vous instruire.

MERLIN

J'écouterai vos instructions en buvant.

## SCÈNE VI

MONSIEUR DES GARENNES, *en chasseur avec son fusil*, MONSIEUR DE  
GAMINVILLE, *en habit de campagne, un archet à la main*.

DES GARENNES, *tiraillant Monsieur de Gaminville*.

Eh ! Morbleu Monsieur de Gaminville, laissez-là votre diable d'instrument et venez avec moi à la chasse. N'est-il pas cent fois plus raisonnable de passer toute une journée à l'affut que de s'amuser à désaccorder une viole ?

GAMINVILLE

Monsieur des Garennnes, heureusement pour les perdreaux vous chassez plus mal que vous ne rapportez<sup>2</sup>, cependant Monsieur le conseiller, je vous avertis que vous vous déshonorez par ces discours, et que si l'on vient à savoir une fois dans Dijon votre ignorance en musique, on ne voudra plus [vous]<sup>3</sup> confier le jugement du plus petit procès.

DES GARENNES

Je ne suis pas si novice en chansons que vous le pensez, je sais toutes celles du livre des mois.

GAMINVILLE

Et les airs du *Mercury*<sup>4</sup>.

GAMINVILLE

Quelle dépravation ! Oh ! J'y mettrai bon ordre. Je travaille à former dans Dijon un concert spirituel et cela tout exprès pour en bannir les fariboles de la musique française ; je vous promets que les Amadis, les Rolands et les Armides n'auront pas leurs entrées à ce concert-là.

DES GARENNES

Vous ne voulez pas avoir la foule.

GAMINVILLE

Quel avantage ne procurera pas à la société un concert composé seulement de personnes qui n'exercent la musique que pour leur plaisir ! Quand on concerte, on ne s'amuse pas à chatouiller les oreilles malignes par des médisances.

DES GARENNES

Mais on insulte les oreilles délicates par des charivaris.

GAMINVILLE

Nous bannirons aussi de notre concert tous ces musiciens de profession. Il faut convenir que nous autres personnes de condition nous avons un goût bien supérieur au gens de l'art ! Tenez-y qu'on mette d'un côté les plus fameux chanteurs et symphonistes de France, qu'on leur donne une cantate à exécuter, et que de l'autre côté la même cantate soit chantée par une présidente et accompagnée par un trésorier de France, deux conseillers et un maître des Comptes, quelle différence ! Bon Dieu ! Quelle différence !

2. C'est-à-dire, « que vous ne faites vos rapports juridiques » ; les deux personnages sont conseillers au parlement de Dijon.

3. ajout pour le sens

4. Le scripteur du manuscrit fr. 9332 note « Nota : il y manque une page, rayée ». Il y a en effet à cet emplacement, dans le manuscrit NA 231, environ une page entièrement raturée.



DES GARENNES

Je crois qu'on ne s'y méprend pas.

GAMINVILLE

Mon pauvre des Garennes, si vous m'aviez vu l'archet à la main, j'ai une légèreté qui vous enchanterait... Qu'on me présente la sonate la plus rembourrée des triples croches, je vous l'emporte d'abord comme un rigaudon. Voyez-vous, il n'y a rien que je ne joue à livre ouvert en public.

DES GARENNES, *à part.*

Quand vous l'avez bien étudiée en particulier.

GAMINVILLE

Mais je serai bien fâché de profaner ma viole par des accompagnements d'opéra (*il chante une basse unie*) Quelle pauvreté ! Quelle sécheresse d'harmonie ! Vos arrangeurs de notes français vous ajustent sur un fatras de paroles insipides des tons encore plus languissant. Parlez-moi d'un compositeur italien pour la fécondité, il ne lui faut qu'un A ou un I pour en faire quinze mille bémols et autant de bécarrés.

DES GARENNES

Sur ce pied là un compositeur italien ferait un grand opéra en cinq actes avec les cinq voyelles seulement.

GAMINVILLE

Je vous en réponds et on serait attendri... Vous riez et moi je pleure votre aveuglement. Vous avez beau plaisanter, mon cher des Garennes, il n'est point de plus grand mérite dans le monde que d'être parfait musicien sans être du métier, s'entend. Je n'ai pas eu d'enfants de ma première femme, mais s'il m'en vient dans le second mariage que je projette, certainement cet enfant saurait solfier avant que de savoir parler.

DES GARENNES

Ah, ah, ah ! Mais pendant que je m'arrête ici je ne suis pas à la chasse.

GAMINVILLE

C'est tout comme si vous y étiez.

### SCÈNE VII

MONSIEUR DE GAMINVILLE, MONSIEUR DES GARENNES, LA  
COMTESSE, MARLON.

LA COMTESSE, *à Marton, au fond du théâtre.*

Viens, Marton, faisons un peu la ronde du château, voyons si toute la compagnie est prête... Eh ! Monsieur des Garennes, ou courez-vous donc dans cet équipage ? A-t-on jamais vu partir un chasseur à midi et demi pour aller à l'affût.

MARTON

Oh ! L'heure lui est indifférente.

DES GARENNES

Madame, j'ai pris la liberté d'envoyer à votre maître d'hôtel un bouquet pour vous, composé de deux perdreaux, de six bécassines et d'un faisan...

MARTON

Qu'il a fait tuer par votre garde-chasse.

GAMINVILLE

Pour moi je prépare à Madame la Comtesse un bouquet plus rare, on l'entendra, on l'entendra dès qu'on aura pris le café.

MARTON

C'est l'heure du quadrille, les dames ne souffriront pas que vous leur dérobiez des moments si précieux.

LA COMTESSE

En vérité, Monsieur de Gaminville, je vous quitte de votre bouquet, vous Monsieur des Garennes je vous remercie du vôtre. Mais croyez-moi, allez-vous désharnacher de votre attirail de chasseur, vous avez des rôles à répéter.

DES GARENNES

Si Madame la Comtesse me le permettait, je ferais ici des répétitions plus agréables.

MARTON

Comme vous vous radoucissez, Monsieur le chasseur. Vous voudriez à ce que je vois tirer ici votre poudre aux moineaux.

LA COMTESSE

Allez, Monsieur le conseiller, allez repasser votre rôle.

DES GARENNES

Vraiment je me souviens que j'ai encore une scène à apprendre.

MARTON

Allez, les auteurs sont dans la salle où ils exercent leurs comédiens. Allez, nous vous donnons tout le temps qu'il y a d'ici à la représentation. Gardez-vous bien d'apprendre votre scène plus promptement.

*SCÈNE VIII*

LA COMTESSE, MONSIEUR DE GAMINVILLE, MARTON.

GAMINVILLE

Je ne comprends pas quelle satisfaction peut trouver ce fou de Des Garennes à coucher en joue du gibier qu'il ne sait pas tirer.

MARTON

Je gage que dans ce moment monsieur des Garennes s'écrie seul en haussant les épaules : Je ne comprends pas quel plaisir peut trouver ce fanatique de Gaminville à feuilleter de la musique qu'il ne sait pas déchiffrer.

LA COMTESSE

Doucement Marton.<sup>5</sup>

GAMINVILLE

Vraiment, Madame, j'oubliais de vous informer d'une nouvelle des plus intéressantes.

---

5. depuis le début de la scène jusqu'ici le texte est encadré.

LA COMTESSE

Quoi donc ?

GAMINVILLE

J'ai reçu des lettres de votre rapporteur. C'est en vérité un très habile homme, il sait la musique comme moi.

LA COMTESSE

Que vous mande-t-il ?

GAMINVILLE

Suivant ce qu'il m'écrit et suivant la supputation que j'ai faite, vous recevrez aujourd'hui sûrement la décision de votre procès ; ainsi, Madame, vous pourrez enfin choisir un heureux époux.

MARTON

Elle a prévenu votre requête.

GAMINVILLE

Madame la Comtesse m'a flatté que ce choix se ferait en ma présence.

LA COMTESSE

Monsieur de Gaminville ne saurait jamais être de trop dans une semblable occasion.

GAMINVILLE, *se jetant à ses genoux en les lui serrant.*

Ah ! Madame, si vous daignez vous expliquer davantage.

LA COMTESSE

Levez-vous, Monsieur, ou je vous cède la place.

MARTON

Oh ! Qu'il vous aime ! Dans son transport il a pensé rompre son archet.

LA COMTESSE

Monsieur le conseiller, je ne vous aurais pas cru si pressant.

MARTON

C'est depuis qu'il a endossé son habit de vacances qu'il est devenu si mièvre : le galon d'argent et les bas rouges lui inspirent de la témérité martiale.

LA COMTESSE, *riant.*

Je crois que Marton n'a pas tort.

GAMINVILLE

Madame la Comtesse, vous ne vous plaignez pas des vivacités de Clitandre.

MARTON

Je pense que vous vous avisez d'être jaloux ! Il ne vous manque plus que cela pour vous perfectionner.

LA COMTESSE

Clitandre est plus tranquille que vous.

GAMINVILLE

Oui, depuis quinze jours.

MARTON, *bas*.

Époque de son mariage et de sa tranquillité.

GAMINVILLE, *à la Comtesse*.

Ses empressements et ses soins pour vous sont bien aussi vifs qu'ils l'étaient, mais cependant j'ai remarqué qu'il ne vous presse plus si souvent de faire son choix.

MARTON, *à part*.

C'est qu'il sait qu'il en fait. (*Haut.*) Oh ça ! Monsieur de Gaminville, allez trouver Monsieur des Garennes, vous avez aussi bien que lui des rôles à inculquer dans votre tête.

LA COMTESSE

Ce n'est pas tout, pour punir Monsieur de Gaminville de ses petits emportements, je veux qu'il chante des brunettes dans nos divertissements.

GAMINVILLE

Une musette ! J'en mourrais... Mais Madame, commandez du moins que l'orchestre joue des sonates dans les entr'actes.

LA COMTESSE

Vous n'aurez que des ouvertures de Lully.

GAMINVILLE

Ah ! Barbare Comtesse, vous voulez m'assassiner... (*Il sort, il se retourne et regarde de loin la Comtesse.*) Quel dommage qu'une aussi charmante personne n'aime pas la musique italienne ! Il ne lui manque pour être parfaite que de connaître Corelli, Albinoni et Scarlatti.

### SCÈNE IX

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE

Marton, je te suis obligée de tes boutades sincères. Je suis contrainte de dissimuler avec ces importuns et tu me rends des services essentiels quand tu leur dis ce que je pense moi-même.

MARTON

Vous voyez que je vous soulage assez bien. Mais si les lettres de Monsieur de Gaminville sont véritables, vous n'aurez pas encore longtemps à vous masquer.

### SCÈNE X

LA COMTESSE, MARTON, UN LAQUAIS..

LE LAQUAIS, *à la Comtesse*.

Madame, on vous attend pour régler une difficulté au sujet de la comédie qu'on répète.

LA COMTESSE

Allons, Marton... Mais non, demeure, toi. Tu sais bien tes rôles et je te charge d'amuser la Baronne que j'aperçois. Cette causeuse troublerait notre répétition par ses saillies extravagantes.

MARTON

Vous me donnez toujours d'agréables commissions.

SCÈNE XI

LA BARONNE, MARTON.

LA BARONNE

Eh ! Bonjour, ma pauvre Marton. Comment te portes-tu ? Comment se porte la Comtesse ? Que fait Clitandre ? Avons-nous ici abondance de conseillers ? Monsieur des Garennes a-t-il bien rasé des lapins ? Monsieur de Gaminville est-il toujours impitoyable parleur de basse de viole ? Où est tout le monde ?

MARTON, *vite*.

Bonjour Madame la Baronne. Je me porte bien, Madame la Comtesse encore mieux... (*bas*) puisqu'elle est loin de vous... (*Haut.*) Clitandre est occupé. On se divertit bien ici en dépit des fâcheux. Monsieur des Garennes tire toujours comme un aveugle, et Monsieur de Gaminville joue de la basse de viole comme un manchot. Tout le monde est parti par-là, et Marton a l'honneur de vous faire la révérence.

LA BARONNE

Tu sais que mon château n'est qu'à deux pas de celui de la Comtesse, j'ai cru être en droit de profiter du voisinage : on m'a dit que des fêtes galantes rassemblaient les jeux, les mises, les amours...

MARTON

Et vous y amenez les grâces.

LA BARONNE

Elles me suivent souvent. On s'en plaint chez Vénus, on en rit chez moi. Je suis accoutumée à faire des mécontents dans l'empire amoureux. Adieu, Marton, je cours chercher ma chère Comtesse, elle sera ravie de me voir, je sais qu'elle m'estime.

MARTON, *à part*.

On vous fait de faux rapports.

LA BARONNE

Je le lui rends avec usure. Adieu, mon enfant.

MARTON

Attendez, Madame la Baronne, nos acteurs sont embarrassés.

LA BARONNE

Vos acteurs sont embarrassés ? Nous aurons donc ici la comédie ?

MARTON

Oui, on le répète et les auteurs ont demandé avec insistance qu'on n'entrât point à cette dernière répétition.

LA BARONNE

Les auteurs... Les auteurs... Voilà de plaisants visages ! Qui sont ses impertinents d'auteurs qui ne veulent pas qu'on les siffle d'avance ?

MARTON

Ces impertinents d'auteurs-là sont deux très aimables cavaliers amis de Clitandre.

LA BARONNE

Ce ne sont donc pas des poètes en boutique ? Oh ! En ce cas je leur fait réparation. Mais quels comédiens avez-vous ? Viennent-ils de Grenoble, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, de Bruxelles, de Lille, de Nantes, du congrès de Cambrai, de la foire de Beaucaire ?

MARTON

Eh ! Non, Madame, non. Notre troupe n'a jamais voyagé. Elle est composée des amis de Madame la Comtesse que les amusements de l'automne ont réunis dans le château.

LA BARONNE

Oh ! Quel délice ! Que ne m'a-t-on envoyé un rôle ? J'aurais parfaitement bien joué les amoureuses. Je suis tendre naturellement. Tiens, Marton, je ne saurais voir représenter une tragédie sans fondre en larmes, je pleure même quand on mouche les lustres.

MARTON

Et vous riez dans les scènes touchantes ?

LA BARONNE

Oh ! Je danserai du moins dans vos ballets. Mais peut-on savoir les titres de vos comédies ?

MARTON, *bas*.

Voici justement le moyen d'allonger la conversation et d'arrêter ici la Baronne. (*Haut.*) Madame, vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir d'abord l'origine de nos pièces. Il y a deux mois que nous nous entretenions ici un soir des différences de l'amour. On cita bien tout Le Temple de Gnide, on convint de la délicatesse des sentiments répandus dans ce poème prétendu grec. Mais on convint aussi de leur uniformité. On y souhaite des caractères plus variés et plus modernes. Alors la compagnie prie un ami de Clitandre de composer sur ce sujet une petite comédie d'un acte.

LA BARONNE

Cet ami de Clitandre commerce donc avec les Muses ? Je le verrai, je verrai de quelle classe est son esprit. Je m'y connais, Marton, je vous jure que je m'y connais.

MARTON

Il ne faut jurer de rien. Dès qu'on eut décidé qu'on ferait une pièce sur les différentes espèces d'amants du siècle qui pouvait se peindre dans les scènes détachées, on tomba sur le chapitre des cœurs qui se croient indifférents et qui se trompent.

LA BARONNE

Oh ! Moi, je ne me suis jamais trompée sur ce chapitre-là, et dès l'âge de neuf ans j'aimais en connaissance de cause.

MARTON

Vous avez été formée de bonne heure.

LA BARONNE

Pour cela, oui. Je savais dès la bavette tout ce qu'une jolie femme peut savoir quand elle est émancipée. Continue ton récit, Marton, continue.

MARTON

On rappelle la mémoire de ces Nymphes du temps de la fable qui s'égarèrent sur les pas de Diane et qui se trouvaient sans y penser sur la route de Vénus. Un autre ami de Clitandre se chargea de ce tableau, il en a fait une pièce d'intrigue.

LA BARONNE

Il a fort bien fait, un amour caché et timide ne pouvait se développer que par des situations.

MARTON

Ainsi nous avons à vous donner deux petites pièces d'un acte chacune. Nous nommons la première *Le Temple d'Éphèse* et nous instituons la seconde *Le Temple de Gnide*.

LA BARONNE

*Le Temple d'Éphèse* et *Le Temple de Gnide* ! Voilà deux contrastes ! Mais où représenterez-vous ces comédies ? Sera-ce dans cette cour rustiquement ornée de feuillages.

MARTON

Non, ces ornements champêtres sont destinés pour une fête que vous verrez dans un moment. Nous avons pour la représentation de nos comédies, un théâtre dans les formes construit dans la grande salle du château, rien n'y manque, loges, balcons, amphithéâtre...

LA BARONNE

Est-ce Monsieur de Gaminville qui a composé la musique de vos divertissements ?

MARTON

Nous ne sommes pas assez ennemies de nos oreilles pour avoir choisi un pareil Orphée. Notre musique et notre danse sont de la composition de monsieur Merlin, à présent dragon dans le régiment de Clitandre et ci-devant inspecteur général d'un opéra de Province.

LA BARONNE

Je vois que nous n'aurons ici que de la prose et des vers à la cavalière.

MARTON

Nous prions pourtant nos auditeurs de ne les pas traiter trop cavalièrement.

LA BARONNE

Je suis au désespoir de n'avoir pas su tout ceci. Assurément j'aurais été une de vos actrices.

MARTON

Consolez-vous, nous aurons sur le théâtre des petits-mâtres de robe, vous pourrez jouer avec eux plus d'un rôle dans les coulisses ; ce ne sont pas les plus froids.

### SCÈNE XII

LA BARONNE, LA COMTESSE, MARTON.

LA BARONNE

Oh ! Voilà ma chère Comtesse.

LA COMTESSE

Ma belle Baronne, je ne viens que d'apprendre votre arrivée.

LA BARONNE

Tiens, mon adorable Comtesse, (*l'embrassant*), voilà mon bouquet.

MARTON, *bas*.

Ces fleurs-là ne sont pas rares.

LA BARONNE

Marton m'a parlé de vos comédies, je viens vous applaudir, je battrai des mains comme un clerc de procureur.

LA COMTESSE

En vérité, mon aimable Baronne, notre troupe novice vous est bien obligée de vos dispositions favorables.

MARTON

Il faudra pour contrecarrer les critiques placer Madame la Baronne dans une première loge avec cette présidente épineuse qui ne trouve rien à son gré.

LA BARONNE

Fi donc ! Je n'aime pas la société des femmes, j'irai au parterre.

*SCÈNE XIII*

LA COMTESSE, LA BARONNE, MARTON, MERLIN DRAGON.

LA BARONNE

Que fait ici ce dragon ?

MERLIN

Madame, je suis venu dans ce château pour y signaler mon jarret.

LA COMTESSE

C'est un de nos bons danseurs.

LA BARONNE

Je le crois bien ; il a l'air à la danse, je ne m'y trompe pas.

MERLIN

Madame... Vous me cajolez... d'une façon... que... Je viens annoncer à Madame la Comtesse la fête qui doit s'exécuter sous cette feuillée. C'est un divertissement moitié champêtre et moitié guerrier.

LA COMTESSE

Marton, avertissez la compagnie de se rendre ici.

*Marton sort.**SCÈNE XIV*

LA COMTESSE, LA BARONNE, MERLIN.

LA BARONNE

Il faut que vous ayez des divertissements de reste pour les commencer avant le dîner ?



MERLIN

Madame, voici la carte des plaisirs de la journée après la fête qui va s'exécuter, nous dînerons, après le dîner, les uns se promèneront, les autres joueront jusqu'à l'heure de la comédie et moi je dînerai toujours.

LA BARONNE

Voilà un cadet de haut appétit !

MERLIN

À votre service, madame.

LA COMTESSE

On nous promet d'abord une fête de vendangeurs.

MERLIN

Conduite par Grégoire votre vigneron, très digne ordonnateur d'un divertissement bachique.

MARTON, *Revenant.*

On approche, Mesdames, prenez vos places.

LA BARONNE

Quelle pièce nous donnerez-vous la première ?

MARTON

Le Temple d'Éphèse.

MERLIN

Ensuite nous vous donnerons un petit plat de notre métier, une fête à la dragonne.

### SCÈNE XV

Tous les acteurs, les vendangeurs, les vendangeuses.

### DIVERTISSEMENT

UN VENDANGEUR, *chante.*

Le bouquet de vos vendangeurs  
Vaut mieux que les plus belles fleurs  
La vigne en a fait la dépense  
Voyez-y briller le raisin  
Flore n'a près du Dieu du vin  
Qu'une très stérile abondance  
Le bouquet de vos vendangeurs  
Vaut mieux que les plus belles fleurs

*On danse.*

UNE VENDANGEUSE, *chante.*

Contre un objet trop mutin  
Amants, employez le vin  
Vous vaincrez la plus sévère  
Versez cet agréable jus

Quand la raison cède à Bacchus  
Le cœur cède au dieu de Cythère

L'amour peu sûr de ses coups  
Ne combat plus contre vous  
Si Bacchus ne fait la guerre  
L'amour ne passe plus les flots  
Pour chercher des traits à Lemnos  
Et sa forge est au fond du verre

UN VENDANGEUR

Fuyez triste raison, volez amours charmants  
Et que chacun de vous apporte une bouteille  
Aujourd'hui les buveurs se mettent aux amants  
Et le myrte croit sous la treille  
Fuyez, triste raison, volez amours charmants  
Et que chacun de vous apporte une bouteille

*Les satyres qui soutiennent la treille en berceaux s'avancent et composent en cadence des allées en formes différentes, dont les intervalles sont remplis par les danses des vendangeurs.*

VAUDEVILLE

1

Amants, profitez de l'automne  
Sa liqueur peut vous soulager  
C'est souvent Bacchus qui la donne  
Faites donc sonner le tocsin  
Du dieu du vin  
Tin tin tin tin tin tin retin tin tin

2

Vous qu'une sévère maîtresse  
Condamne à d'éternels tourments  
Buvez, infortunés amants  
Pour étourdir votre tristesse  
Rien n'est si bon que le tocsin  
Du dieu du vin  
[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

3

Vous qui voyez dans vos ménages  
S'introduire le dieu Vulcain  
Ne vous livrez pas au chagrin  
Pour conjurer ses noirs orages  
Maris servez-vous du tocsin  
Du dieu du vin  
[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

4

Vous que le dieu Plutus maltraite<sup>6</sup>  
Buvez ; le vin est un trésor  
On croit entendre sonner l'or  
Sur la table d'une guinguette  
Quand on y sonne le tocsin  
Du dieu du vin

[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

5

Que le bruit du verre accompagne  
Nos plaisirs, nos jeux, nos chansons  
Mais quand ces agréables sons  
Viennent d'un clocher de Champagne  
Ah ! Qu'il est brillant le tocsin  
Du dieu du vin

[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

6

Jadis le jus de la bouteille  
N'était réservé qu'aux mamans  
Aujourd'hui filles de quinze ans  
Fréquentent sans façon la treille  
Et savent sonner le tocsin  
Du dieu du vin

[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

7

Jamais mon Papa ne querelle<sup>7</sup>  
Je suis très contente de lui  
Dès qu'il voit que j'ai de l'ennui  
Souvent à sa table il m'appelle  
Et j'y sonne un peu le tocsin  
Du dieu du vin

[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

8

*(Au public)*

Messieurs d'une pierre nouvelle  
C'est vous qui faites le destin  
Ah ! Quel bonheur ! Lorsqu'à la fin  
Pour nous payer de notre fête  
Vous sonnez un charmant tocsin  
De votre main

---

6. Ce couplet du vaudeville est encadré.

7. Ce couplet du vaudeville est encadré.

[Tin tin tin tin tin tin retin tin tin]

## ACTE II

### LE TEMPLE D'ÉPHÈSE

#### ACTEURS

EUPHRONIA, *mère d'Æglasis.*

ÆGLASIS, *amante de Sostrate.*

DIRCÉ, *cousine d'Æglasis*<sup>8</sup>.

CRITON, *affranchi d'Euphronia.*

PHILIDE, *affranchi de la mère de Sostrate.*

SOSTRATE, *amant d'Æglasis.*

*La scène est dans la maison d'Euphronia, située dans l'enceinte du temple d'Éphèse.*

#### SCÈNE I

*Le théâtre représente une salle de la maison d'Euphronia*

EUPHRONIA, CRITON.

EUPHRONIA

Criton, ne sais-tu si ma fille est éveillée ?

CRITON

Bon ! Il y a déjà une heure qu'elle est dans le temple de Diane.

EUPHRONIA

Sa ferveur pour le service de Diane augmente chaque jour.

CRITON

Du moins ce service ne lui coûte guère de pas, et l'aimable Æglasis est de toutes les filles d'Éphèse celle qui en peut fréquenter le temple le plus commodément. On ne saurait être plus voisine de cet édifice superbe, vous logez dans son enceinte.

EUPHRONIA

Tu ne sais peut-être pas que feu mon mari était conservateur des privilèges et des droits de ce temple célèbre, et qu'en cette qualité il occupait le logement qui m'est resté.

---

8. Ce personnage a changé de nom : Dircé s'appelait originellement Licoris. On en trouve trace dans le manuscrit NA 231, et çà et là dans la pièce.

CRITON

Je devrais savoir tout cela et bien d'autres secrets depuis que vous m'avez fait la grâce de m'affranchir et de me retirer de votre maison de campagne pour vous servir à la ville, mais on ne parle point dans cette maison-ci quoi que le féminin y domine ! La régulière Æglasis surtout est tellement livrée à la déesse qu'elle ne daigne pas converser un seul instant avec un petit mortel comme moi.

EUPHRONIA

Il me paraît effectivement que ma fille n'est pas causante.

CRITON

Elle n'est pas pourtant muette avec sa cousine Dircé.

EUPHRONIA

La sympathie lui dénoue la langue quand elles sont ensemble. Elles ont projeté toutes les deux de se consacrer aux autels de Diane.

CRITON

Et vous approuvez ce projet ?

EUPHRONIA

Je le tolère simplement.

CRITON

Vous souffrirez qu'Æglasis, votre fille unique, riche, jeune et très jolie se fasse prêtresse ? Encore passe si vous aviez quelque fils aîné à enrichir aux dépens de tous ses cadets ou si Æglasis avait quelque sœur plus aimable qu'elle. Alors, vous agiriez en mère très sensée en lui permettant de se livrer à la retraite et même en l'y condamnant au cas qu'elle n'y fut pas portée par inclination, mais nous n'avons pas dans cette occasion-ci ces prétextes ordinaires et décisif dans les familles qui ont pour principe de couper les branches pour mieux élever le tronc de leur arbre généalogique.

EUPHRONIA

Oh ! Ce principe-là n'aurait jamais été le mien. Au reste je voudrais qu'Æglasis donna dans le mariage. Mais cependant je suis trop équitable pour gêner le cœur de ma fille dans un choix qui décide souvent du bonheur de la vie.

CRITON

Je vois rôder dans ce quartier-ci un certain jeune éphèbien qui je crois serait un bon gendre.

EUPHRONIA

Tu veux, je gage, parler de Sostrate ?

CRITON

Justement, ce garçon-là me paraît un dégourdi qui ne passe pas ses journées dans les temples.

EUPHRONIA

Eh bien, Criton ! Voilà comme on se trompe ! Socrate se destine... Mais j'aperçois Dircé.

CRITON

Cette nièce-là ne désespère plus votre maison depuis que sa cousine à la fureur de se confiner parmi les prêtresses de Diane.

*SCÈNE II*

EUPHRONIA, CRITON, DIRCÉ.

EUPHRONIA, *riant*.

Bonjour, ma nièce.

DIRCÉ

Oserais-je demander de quoi rit la sage Euphronia ?

EUPHRONIA

Des idées de Criton. Il regarde Sostrate comme un parti convenable pour ma fille et...

DIRCÉ, *alarmée*.

Oh ! Ma tante, Sostrate est fort éloigné de penser au mariage.

EUPHRONIA

Entendez-vous, Criton ?

DIRCÉ

Je vous l'ai dit cent fois, ma tante.

EUPHRONIA

Je le sais bien, ma nièce, car il n'y a que vous qui me l'avez dit.

DIRCÉ

Je vous dirais plus, mais... (*montrant Criton*)

EUPHRONIA

Oh ! Parlez hardiment devant Criton, il est discret. De plus, je suis bien aise qu'il reconnaisse l'erreur de ses conjectures au sujet de Sostrate.

DIRCÉ

Eh bien ! Ma tante, ce Sostrate que Criton veut marier ne songe qu'à devenir incessamment sacrificateur d'Apollon.

CRITON

Vous vous moquez ! Sostrate, sacrificateur ! Il n'a pas la physionomie assez pieuse pour devoir être soupçonné de n'aimer que les dieux.

DIRCÉ

Son dessein de retraite est pourtant arrêté et ma cousine l'approuve fort.

EUPHRONIA

Voilà une approbation d'un grand poids.

CRITON

J'aimerais assez, moi, une approbatrice de seize ans, mais ce ne serait pas pour ces sentiments-là.

EUPHRONIA

En vérité, ma nièce, tous vos projets de sacrificature me surprennent.

CRITON

Je ne me sens pas assez de foi pour les croire bien solides, ces projets-là.

EUPHRONIA

Qu'est-il besoin de s'enfermer dans un temple pour vaquer à la vertu ? Quelquefois on trouve plus à la pratiquer dans le tumulte du monde que dans le silence de la retraite. Le vrai moyen de plaire aux dieux est de faire son devoir chacun dans son état et non pas d'en sortir pour leur offrir des soins que souvent ils n'exigent pas de nous.

CRITON

Voici de bonne morale, de la morale qui n'est point ambiguë dans un cerveau embrasé d'un feu indiscret. Oui, quoique les hommes soient fort impertinents, on ne renonce quelquefois au commerce de ces impertinents-là que par l'instigation d'une impertinence supérieure.

EUPHRONIA

Criton est très sensé au moins. Allons, sa fermeté me reproche ma faiblesse. Je ne violenterai pas ma fille, mais je veux du moins lui représenter vivement les conséquences périlleuses de son choix s'il n'est pas agréé par les dieux. (*Elle veut sortir.*)

DIRCÉ

Ma tante, permettez que je vous suive.

EUPHRONIA

Non, je lui veux parler sans témoin.

DIRCÉ

Elle n'a rien de caché pour moi.

EUPHRONIA

Tenez, ma nièce, franchement je soupçonne ma fille de ne vouloir s'engager parmi les prêtresses de Diane que parce que vous prenez ce parti et que vous l'exhortez à vous imiter. Je vais examiner ce que son cœur pense quand il est seul.

DIRCÉ

Mais...

EUPHRONIA

Mais... Obéissez, ne suivez point mes pas.

SCÈNE III

DIRCÉ, CRITON.

DIRCÉ, *à part.*

Je crains que ma jeune cousine ne se rende aux discours d'Euphronia.

CRITON, *à part.*

Dircé me semble bien intriguée.

DIRCÉ, *bas*.

Voilà encore Criton qui dérangera mes projets, si je ne suis pas assez heureuse pour gagner son amitié. Il n'y a pas à balancer, parlons-lui. (*haut, à Criton*) Il me paraît, Criton, que ma cousine Æglasis ne copie pas ma tante dans la confiance qu'elle a pour vous.

CRITON

Il me paraît à moi que c'est vous qui en êtes la cause.

DIRCÉ

Comment ?

CRITON

Comment ? Je vous le demande à vous-même. Pour moi, je suis fort choqué de mon inutilité et de mes remontrances dans une maison où il y a une fille unique de seize ans au plus sans pouvoir exercer mon génie secourable. C'est vous, prude Dircé<sup>9</sup> qui me réduisez à cette ennuyeuse inaction.<sup>10</sup>

DIRCÉ

Moi ?

CRITON

Vous-même. Ne vous êtes-vous pas emparée tyranniquement de l'esprit de cet aimable enfant pour vous conserver cette domination sans partage ? Ne vous rendez-vous pas ici tous les jours dès le matin ? N'y prenez-vous pas d'abord possession de l'oreille de l'ingénue Æglasis ? Et la quittez-vous cette oreille que quand le sommeil l'a fermée, et à vos sévères exhortations et à la censure qu'on en pourrait faire ?

DIRCÉ

À ce que je vois Criton ne prêcherait pas le service des dieux à ma cousine.

CRITON

Non, certainement. Car quoique vous disiez, un cœur de seize ans n'est pas trop fait pour n'aimer que Diane. Vous vous troublez, vous rougissez... C'est convenir de ma proposition.

DIRCÉ

Ah, Criton, si vous vouliez être de mes amis, je vous associerais dans un dessein d'une importance extrême.

CRITON

Mettez-moi en œuvre, je n'aspire qu'au travail. Mon oisiveté me fatigue.

DIRCÉ

Que je te récompenserais libéralement de ta fidélité si tu voulais me la promettre.

CRITON

Eh ! Quelle confiance si intéressante pourriez-vous me faire ?

DIRCÉ

Tu seras bien étonné, mon cher Criton, quand ma confiance t'aura ouvert mon cœur que tu crois uniquement occupé de Diane.

9. Manuscrit : « Licoris ». Voir p. ??.

10. indication dans la marge pour toute la réplique : bon



CRITON

Oui-da ! Je pourrai bien n'y pas trouver l'image de la déesse.

DIRCÉ

Tu commences à me connaître, Criton. Il est vrai que je ne pense point du tout à me faire prêtresse, comme je le laisse croire à ma tante et à ma cousine. Mon cœur forme des vœux plus doux, hélas ! Mais c'est Æglasis, je ne dois pas m'expliquer devant elle.

*SCÈNE IV*

LICORIS, ÆGLASIS, CRITON.

ÆGLASIS

On vient de me dire en rentrant que ma mère voulait me parler en particulier. Je n'ai pas voulu la joindre avant que d'avoir embrassé ma chère Dircé.

DIRCÉ

Je vous suis très obligée de vos empressements.

ÆGLASIS

Quel retour ne méritent pas les bons sentiments que vous avez pour moi ? C'est vous qui me soutenez dans la vertueuse carrière où j'entre par vos sage conseils.

DIRCÉ

Que n'y êtes-vous déjà bien avancée, ma chère cousine !

ÆGLASIS

C'est à vous que je devrais le tranquille bonheur qui m'attend au pied des autels.

DIRCÉ

Ce bonheur-là ne vous est pas encore assuré.

ÆGLASIS

Eh ! Qui m'empêchera de l'obtenir ?

DIRCÉ

Euphronia ne veut vous parler que pour combattre vos louables résolutions.

ÆGLASIS

Ma mère respecte trop les dieux pour oser leur disputer un cœur qui leur appartient.

DIRCÉ

Non, vous ne pourrez pas résister aux caresses d'une mère.

ÆGLASIS

Je suis à l'épreuve de tout. Croyez-vous, ma chère cousine, que j'ai déjà oublié tout ce que vous m'avez répété mille fois pour m'affermir dans le goût de la retraite ? Je sens dans cet instant que les obstacles redoublent ma ferveur. Adieu, je cours parler à ma mère, elle me trouvera inébranlable.

## SCÈNE V

DIRCÉ, *seule*.

DIRCÉ

Je n'appréhende pas trop les discours de la mère, mais j'appréhende<sup>11</sup> extrêmement les remontrances familières de Criton. Il m'a paru disposé à me servir, achevons de le déterminer. J'ai dans ma bourse les raisons qu'il faut pour persuader les gens de son espèce. Bon, il revient, cela est de bon augure ! C'est qu'il a envie d'être mon confident.

## SCÈNE VI

DIRCÉ, CRITON.

CRITON

Vous voyez comme Æglasis me chasse impitoyablement. Oh ! Quel supplice pour Criton de demeurer auprès d'une jeune maîtresse qui devrait déjà avoir de l'occupation et en donner à mon génie charitable.

DIRCÉ

Tu es donc sensible, Criton ? De grâce, fais-moi ta confidente.

CRITON

Je pénètre votre politique. Vous ne voulez savoir mes petits secrets que pour me déclarer ensuite plus sûrement les vôtres. Eh, bien ! Je tope à votre finesse, je vous installe dans mes conseils. Oui, Criton a le cœur tendre ; avant que de venir à la ville, j'ai connu une certaine Philide, fille d'un affranchi comme moi, qui gouvernait la terre d'une dame d'Éphèse. Cette Philide avait rudement égratigné mon cœur.

DIRCÉ

Tu l'aimais donc bien fortement.

CRITON

Je vous en réponds.

DIRCÉ

Et t'aimait-on de même ?

CRITON

Hélas ! Euphronia m'a rappelé à la ville dans le temps où ma chère Philide commençait à me tutoyer.

DIRCÉ

Je te plains.

CRITON

Allons, parlez. Je veux vous plaindre à mon tour.

DIRCÉ, *tirant sa bourse*.

Tiens mon cher Criton, prends d'abord cette bourse que je te donne pour gage d'une plus grande récompense, si tu épouses, et fidèlement, mes intérêts.

---

11. je ne comprends pas le temps du manuscrit

CRITON, *prenant la bourse.*

Vous commencez le récit de vos peines par un exorde bien touchant, continuez.

DIRCÉ

Je vais t'étonner, Criton. Tu me crois un cœur entièrement dévoué à Diane.

CRITON

Vous ne m'étonnez pas tant que vous vous l'imaginez en m'apprenant que vous ne vous destinez pas sérieusement au service des autels. Vous avez des yeux qui me l'ont déjà dit.<sup>12</sup>

DIRCÉ

Tu peux me servir très utilement dans mes vœux.

CRITON

Expliquez-les.

DIRCÉ

Je te conjure, mon cher Criton, de ne plus jeter de scrupules dans l'esprit de ma tante au sujet de l'ennui qu'à sa fille de se renfermer parmi les prêtresses de Diane.

CRITON

Vous souhaitez la clôture d'Æglasis ! Je vois premièrement que si elle devient prêtresse vous en hériterez. Connaissez-vous les successions ?

DIRCÉ

Ce n'est pas un pareil intérêt qui me conduit, j'en ai un plus cher à te confier.

CRITON

Adieu le temple.

DIRCÉ

N'as-tu pas vu ici un jeune éphésien nommé Sostrate ?

CRITON

Je l'y ai seulement vu une fois ou deux, et il me paraissait que sa présence vous inquiétait fort.

DIRCÉ

Comment le trouves-tu, ce Sostrate ?

CRITON

Digne d'escroquer un cœur à Diane.

DIRCÉ

Hélas !

CRITON

La déesse a été volée.

DIRCÉ

Ce n'est pas ce qui m'afflige. Mais Criton, l'ingrat qui lui dérobe mon cœur, donne le sien à ma cousine !

---

12. Cette réplique et la précédente sont encadrées et dans la marge est noté : Bon

CRITON

Sostrate est amoureux d'Æglasis ! N'avez-vous pas dit tantôt à Euphronia que Sostrate ne pensait qu'à s'enrôler parmi les sacrificateurs d'Apollon ?

DIRCÉ

C'est un conte que j'ai inventé pour tromper ma tante et surtout pour fortifier ma cousine dans son goût de retraite par l'exemple d'un jeune homme estimable.

CRITON

Malepeste ! Que vous arrangez bien votre système ! Je le possède à présent, tenez, vous êtes la confidente de l'amour que Sostrate ressent pour Æglasis.

DIRCÉ

Tu l'as deviné.

CRITON

Vous ne feignez de vouloir être prêtresse de Diane que pour encourager votre chère petite cousine à franchir le pas, et puis quand vous la verrez garrottée dans le temple de Diane, zește, vous tournerez court du côté du temple de l'hymen, et vous tâcherez en y allant de vous faire donner la main par Sostrate.

DIRCÉ

Tu es pénétrant, Criton.

CRITON

Ce que vous attendez de moi n'est pas plus obscur. Vous désirez que je contribue par mes conseils à la promptre retraite d'Æglasis.

DIRCÉ

Au fond, c'est lui rendre service. Cette petite fille n'est pas faite pour le monde, elle hait le plaisir.

CRITON

Elle ne vous ressemble pas, mais je comprends encore que Sostrate n'a jamais parlé de son ardeur à sa belle solitaire.

DIRCÉ

J'ai toujours empêché cette entrevue.

CRITON

Comment pouvez-vous retenir la langue de ce tendre amant ?

DIRCÉ

Je lui peins ma rivale si absorbée dans l'amour des dieux qu'il n'ose l'entretenir du sien.

CRITON

En vérité tout cela est pieusement imaginé. Et quand je vous voyais au pied de l'autel de Diane, je n'aurais jamais cru que vous y méditiez une intrigue si jolie et si neuve ! (*Apercevant Sostrate.*) Eh ! Tenez, voilà notre bon prêtre d'Apollon qui arrive.

DIRCÉ

Fais ton devoir.

CRITON

Je sais ma leçon.

SCÈNE VII

DIRCÉ, SOSTRATE, CRITON.

SOSTRATE, *sans voir Criton.*

C'en est fait, mon aimable confidente, il m'est impossible de me contraindre d'avantage et de suivre avec exactitude vos<sup>13</sup> prudents conseils. Oui, il m'est impossible de vivre encore un jour sans voir l'adorable Æglasis. (*Apercevant Criton.*) Ô ciel ! Qu'ai-je fait ? Me pardonneriez-vous mon indiscretion ?

DIRCÉ

Ne craignez rien, Criton est de mes amis.

SOSTRATE

Il sait donc toutes mes affaires.

CRITON, *à Sostrate.*

Je les sais mieux que vous-même.

SOSTRATE

Tu sais donc tout ce que Sostrate doit à la générosité de cette amie sincère ?

CRITON

Oui, mais vous ne savez pas, vous, tout ce que vous lui devez.

SOSTRATE, *à Dircé.*

Apparemment, vous avez fait quelque progrès sur l'esprit de votre aimable cousine ? Et vous avez bien voulu lui parler fortement de mon amour ?

CRITON

En doutez-vous ? Vous auriez grand tort !

DIRCÉ

J'ai parlé cent fois, mais inutilement.

SOSTRATE

Quoi ? L'ingrate est insensible à la constance et à la pureté de ma passion ? Quoi, son cœur...

CRITON

Son cœur ne connaît pas le fils de Vénus. Diane est nantie la première et vous devez lui céder respectueusement cette conquête.

SOSTRATE

Moi, céder le cœur d'Æglasis ? Non, le cœur d'une aussi charmante personne appartient incontestablement à l'amour et n'est point fait pour être occupé ennuyeusement par Diane.

CRITON

N'allez pas tenir ces discours profanes devant le prude objet de vos vœux.

DIRCÉ

Juste ciel ! J'aperçois Euphronia. Ah ! Sostrate, retirez-vous...

---

13. Ajout pour le sens

SOSTRATE

Cela ne se peut pas, je vois Æglasis.

DIRCÉ

Dissimulez, du moins. Vous ne sauriez croire combien cela est important.

CRITON, à part, bas.

Pour les intérêts de Dircé, voici une rude scène pour elle ! Sostrate qui ne sait pas qu'elle l'a donné ici pour un sacrificateur futur soutiendra mal l'idée qu'on s'est formée de sa piété profonde.

## SCÈNE VIII

DIRCÉ, SOSTRATE, CRITON, EUPHRONIA, ÆGLASIS.

ÆGLASIS, saluant Sostrate d'un air embarrassé, et ensuite gaiement Dircé. Bas.

Ma chère cousine, je vais vous attendre dans mon appartement. J'ai des nouvelles à vous apprendre. *elle sort*

SOSTRATE

Serais-je assez malheureux pour chasser l'aimable Æglasis ?

EUPHRONIA

C'est moi qu'elle fuit, je viens de la quereller.

SOSTRATE

Vous l'avez querellée, elle qui n'est que trop raisonnable !

EUPHRONIA

Je conviens que j'ai tort de combattre sa résolution et de vouloir lui fermer le chemin de la retraite, mais c'est ma fille, sage Sostrate, et malgré le zèle que vous avez pour les autels, je vous crois trop judicieux pour condamner la tendresse maternelle qui inspire.

SOSTRATE

Au contraire, je l'approuve très fort. Vous ne pourrez trop vous opposer à un projet qui, j'en suis sûr, n'est pas approuvé par tous.

CRITON, à Dircé.

Le sage Sostrate va trop babiller.

EUPHRONIA, à Sostrate.

Je m'applaudis d'avoir deviné la supériorité de votre raison, elle sait distinguer les véritables intérêts des Immortels.

SOSTRATE

Quelque respect que j'aie pour les dieux, je ne saurais souffrir que dans quelques temples on accepte en leur nom l'offrande d'un jeune cœur, sans savoir si cette offrande est désirée par eux. Là, souvent, l'intérêt ou le préjugé reçoivent des victimes sur les autels de la divinité.

EUPHRONIA

Quoi ? Je suis édifiée de vous entendre parler ainsi. On ne dirait pas que vous allez être bientôt sacrificateur.

SOSTRATE

Moi, je vais être bientôt sacrificateur ?

DIRCÉ, *bas, à Sostrate.*

Convenez de cela, c'est un expédient que j'ai risqué pour abuser Euphronia.

EUPHRONIA, *à Sostrate.*

Votre modestie ne vous permet pas d'avouer ce que nous savons de votre sagesse. Mais, Sostrate, moi qui la connais, je veux l'employer. Daignez conduire ma fille, elle vient de me paraître un peu trop prévenue dans la conversation que j'ai eu avec elle et même loin de pouvoir l'ébranler dans son projet, elle a résolu de l'achever aujourd'hui.

SOSTRATE, *vivement.*

De l'achever aujourd'hui... Ha ! Ne permettez pas cet injuste sacrifice. Je serais au désespoir. (*Se calmant.*) Si l'aimable Æglasis s'engageait sans avoir auparavant bien examiné ce qui lui convient.

EUPHRONIA

Je vous prie de me suivre, Sostrate, et de représenter à cette jeune entêtée le danger de la précipitation.

CRITON

Si le sage Sostrate dit tout ce qu'il pense il va bien édifier votre fille.

DIRCÉ, *alarmée.*

Ma tante, vous allez chagriner ma cousine.

EUPHRONIA

Je ne vous consulterai plus sur ce chapitre-là. C'est vous qui autorisez Æglasis dans son goût, parce que c'est le vôtre.

CRITON, *à part.*

Elle connaît le goût de sa nièce.

SOSTRATE, *à part.*

Il y a dans cette maison-ci des mystères que je ne comprends pas !

EUPHRONIA

Venez, Sostrate, allons trouver ma fille.

DIRCÉ

Ô ciel ! Tâchons de rompre cet entretien.

SCÈNE IX

CRITON, *seul.*

CRITON

Oh ! La plaisante situation ! Ma foi, Dircé pourra bien voir dans un instant le dénouement de son intrigue. Mais non, elle est adroite et amoureuse, elle parera cette botte-là. Oh ça, moi je soupirais après ces confidences, et me voici chargé d'une des plus délicates qui m'ait encore passé par les oreilles depuis que je me mêle d'écouter favorablement les sottises de mes supérieurs.

## SCÈNE X

CRITON, PHILIDE.

PHILIDE, *sans le voir.*

Où trouverai-je Sostrate ? (*Apercevant Criton.*) Mais je trouve bien mieux que je ne cherchais. Eh, c'est mon cher Criton ! Bonjour mon enfant !

CRITON

Eh ! C'est ma chère Philide !

PHILIDE

Je croyais ne te revoir jamais ! Dis-moi, apparemment tu demeures dans cette maison ?

CRITON

J'ai cet honneur-là. Et vous, ma très chère Philide, avez-vous quitté absolument la vie champêtre ? Depuis quand habitez-vous la ville d'Éphèse ?

PHILIDE

Depuis quinze jours.

CRITON

Et peut-on se flatter de vous y posséder quelque temps ?

PHILIDE

Chriséis ma maîtresse veut à présent me garder auprès d'elle.

CRITON

Oh ! Parbleu, je suis ravie de vous voir devenue bourgeoise ! Je suis bourgeois aussi, moi, et si vous voulez, nous ferons valoir ensemble nos droits de bourgeoisie.

PHILIDE

En bonne foi, mon pauvre Criton, je t'ai regretté en me promenant dans nos déserts.

CRITON

C'est que je vous en adoucissait la solitude.

PHILIDE

Tu me divertissais sous nos ombrages.

CRITON

Je le crois bien, je suis moins amusant en compagnie que dans le particulier. Mais Philide quel heureux destin vous a conduit dans cette maison ?

PHILIDE

J'y viens chercher Sostrate.

CRITON

Sostrate ?

PHILIDE

Oui, Sostrate, le fils de Chriséis ma maîtresse.

CRITON

Mais je ne l'ai jamais vu à sa maison de campagne.



PHILIDE

C'est qu'il n'y allait point d'autres femmes que sa mère.

CRITON

Mais toi, tu n'as jamais parlé de ce fils-là.

PHILIDE

C'est que je n'avais point de mal à t'en dire.

CRITON

Mais...

PHILIDE

Mais ordinairement un domestique se tait quand il ne peut que louer son maître.

CRITON

Oh ! Tu sais nos lois et tu les observes. Au reste, comment sais-tu que Sostrate est ici ?

PHILIDE

Quelqu'un l'y a vu rentrer et me l'a dit.

CRITON

Çà ! Que veux-tu à Sostrate ?

PHILIDE

Un de ses débiteurs l'attend chez lui avec une grosse somme d'argent.

CRITON

Il est donc riche le seigneur Sostrate ?

PHILIDE

Oh ! Très riche et très généreux.

CRITON

Très riche et très généreux ! J'enrage.

PHILIDE

Pourquoi enrager de l'opulence de mon maître.

CRITON

Je m'entends bien.

PHILIDE

Et moi, je t'entends mal, mais Sostrate est donc ici.

CRITON

Oui, mais il est très embarrassé. Il est en procès avec Diane et son temple pour un jeune cœur qu'il leur conteste.

PHILIDE

Je sais ce que tu veux dire, Sostrate aime la jeune Æglasis et sa cousine le sert vigoureusement dans ses amours.

CRITON, *riant*.

Oh ! Oui, très vigoureusement.

PHILIDE

Ouais, tes ris me rende suspecte la négociation de Dircé.

CRITON

Je fais naître des soupçons dans ton esprit, et tu viens de faire germer des scrupules dans mon âme.

PHILIDE

Débrouille ce chaos.

CRITON, *à part.*

Je me suis chargé de la confiance des affaires secrètes de Dircé que pour éviter l'oisiveté, voici une découverte qui mérite mieux mon application. Il est vrai que Dircé a acheté mon appui, mais Sostrate peut y mettre une enchère... Dircé a contre elle l'amour et la probité, Sostrate a pour lui son humeur généreuse et la possession de ma chère Philide.

PHILIDE

À quoi tend ce monologue ?

CRITON

À te prouver que Criton ne se conduit que par l'amour... Mais es-tu constante ?

PHILIDE, *se montrant.*

Tu vois une tourterelle pour la constance.

CRITON

Tu vois un barbet pour la fidélité.

PHILIDE

Voyons la nouvelle preuve de tendresse que tu prétends me donner.

CRITON

Je vais protéger Sostrate puisqu'il a l'estime de Philide.

PHILIDE

Est-ce que Sostrate a besoin de ton secours ? Est-ce que Dircé sa bonne amie n'a pas plus de crédit que toi sur l'esprit d'Æglasis ?

CRITON

Eh ! Vraiment, elle n'en a que trop. Mais dis-moi un peu, te connaît-elle, toi, la bonne amie Dircé ?

PHILIDE

Non, pour moi je la connais de vue, on me l'a fait remarquer au temple avec sa jeune cousine.

CRITON

Elles n'y faisaient pas toutes deux la même prière. Écoute, il s'agit dans ce moment de rendre un grand service à Sostrate et de le délivrer d'un espion tenace... Mais j'entends, quelqu'un vient. Allons imaginer quelque fourberie, mais promptement. Nous n'avons pas le loisir de raffiner.

SCÈNE XI  
SOSTRATE, DIRCÉ.

SOSTRATE

Pourquoi cette obstination ? Euphronia me conduisait elle-même dans la chambre de sa fille, vous courez après nous et vous me menacez tout bas de m'abandonner si je vois Æglasis, vous me forcez à refuser à Euphronia une visite que désire cent fois plus qu'elle ?

DIRCÉ

J'ai de bonnes raisons pour cela.

SOSTRATE

Mais encore, quelles peuvent être ces raisons cruelles qui s'opposent à mon bonheur ?

DIRCÉ

Que voulez-vous faire près d'Æglasis dans un moment où sa fureur augmente par la contradiction, n'aspire qu'à vaincre de nouveaux obstacles ?

SOSTRATE

Je ne saurais goûter votre prudence.

DIRCÉ

C'est que l'amour abhorre cette vertu-là.

SOSTRATE

Vous ne l'avez que trop fait pratiquer à mon cœur, cette barbare vertu que vous avez armée sans cesse contre mes désirs. Il y a trois mois que vous me promettez des moments favorables, et quand le sort me les présente, vous me les arrachez vous-même, vous m'éloignez d'Æglasis quand sa mère s'empresse à me montrer ses charmes.

DIRCÉ

Modérez-vous, Sostrate, et reportez-vous sur moi du soin de conduire votre amour. Tenez, avec votre vivacité, vous irez renverser en un moment ce qui m'a bien causé de la peine à bâtir.

SOSTRATE

Mais encore, apprenez-moi ce que vous faites en ma faveur ?

DIRCÉ

Oh ! Je veux vous surprendre.

SOSTRATE

Vous me désolez.

DIRCÉ

Je vous ménage et vous n'êtes pas plus reconnaissant.

SOSTRATE

Vous offensez mon cœur.

## SCÈNE XII

SOSTRATE, DIRCÉ, CRITON, PHILIDE.

PHILIDE

Ah ! Quel malheur ! Quel funeste accident ! Où est Dircé ?

DIRCÉ

Me voilà, que venez-vous m'annoncer de si effrayant ?

PHILIDE

Hélas ! Un de vos voisins m'a chargée de vous avertir que votre père vient de tomber en apoplexie, toute sa chambre est pleine de collatéraux qui s'occupent à hériter pendant votre absence.

DIRCÉ

Ô ciel ! Donnez-moi la main Sostrate. *(Elle sort.)*

CRITON, *le retenant.*

Halte-là, toi ! *(à Philide)* Observe ce que deviendra cette peine dissimulée et préviens ici son retour.

## SCÈNE XIII

SOSTRATE, CRITON.

SOSTRATE

Pourquoi m'arrêtes-tu, Criton ? Je ne peux me dispenser d'accompagner Dircé dans une circonstance si fâcheuse pour elle, l'amitié m'appelle sur ses pas.

CRITON

L'amour vous retiendra près d'Æglasis que j'entrevois de loin.

SOSTRATE

Quoi Criton, vous savez ?

CRITON

Je n'ai pas le temps de vous détailler tout ce que je sais. Vous, contentez-vous de savoir à présent que l'apoplexie de père de Dircé est un impromptu risqué de ma façon. Profitez de l'occasion que Philide et moi nous vous procurons. Je vais me saisir de ce cabinet commode pour mon dessein. Si vous avez besoin de ma rhétorique, vous aurez d'abord votre avocat à vos côtés, Æglasis approche. Sermonnez-là comme vous le devez.

## SCÈNE XIV

SOSTRATE, ÆGLASIS.

SOSTRATE

Enfin, charmante Æglasis, il m'est permis de vous parler pour la première fois ! Il m'est permis de vous expliquer moi-même mes sentiments ! Vous les avez jusqu'à présent condamnés dans la bouche de Dircé qui s'est bien voulu charger d'être auprès de vous l'interprète de mon cœur.

ÆGLASIS

Moi, Sostrate, j'ai condamné vos sentiments ?

SOSTRATE

Quoi, vous les approuvez ?

ÆGLASIS

Hélas ! Sostrate, non seulement je les approuve mais je les imite !

SOSTRATE

Vous imitez mes sentiments ! Quel bonheur ! Vous imitez mes sentiments, et vous l'avouez d'abord, quelle bonté !

ÆGLASIS

Oui, Sostrate, je vous proteste que rien ne me détermine tant à me consacrer aux autels que l'exemple de ma cousine et surtout le vôtre. Je ne sais pourquoi je n'étais pas si déterminée à embrasser le service des dieux avant de savoir que vous vouliez absolument être sacrificateur d'Apollon.

SOSTRATE

Dircé n'a débité cette fable que pour déguiser aux yeux d'Euphronia ma véritable divinité. Mais vous, Æglasis, vous la connaissez cette adorable déesse, Dircé vous l'a nommée cent fois.

ÆGLASIS

Ma cousine ne m'a jamais vanté que votre zèle pour Apollon, et c'est, je vous le dis encore, ce qui a redoublé le mien pour Diane.

SOSTRATE

Ah ! Cruelle, vous me jouez, vous ne savez que trop que vous êtes la seule divinité que j'adore.

ÆGLASIS

Qu'entends-je ?

SOSTRATE

Vous ne savez que trop que je suis dévoré par une ardeur vive et respectueuse, et que ce sont vos beaux yeux qui l'ont allumée dans mon cœur. Dircé a bien voulu être la confidente de cette passion sincère, elle en connaît la violence et la délicatesse, elle vous en a présenté les soupirs et les vœux, vous les avez toujours rebutés.

ÆGLASIS

Sostrate, je vois bien le but de ce discours. Vous voulez éprouver mon inclination pour les dieux, et c'est ma mère qui vous a engagé à emprunter ce langage le plus séducteur pour ébranler un dessein qui vous charme. Je suis sûre qu'au fond de votre âme vous applaudissez à ma fermeté. Tenez, Sostrate, je vous avoue naturellement que je ne suis pas fâchée d'avoir votre estime et que pour la mériter mieux je ne m'écarterai pas du chemin que j'ai pris.

SOSTRATE

C'en est trop, barbare ! Les dieux que vous aimez si fort ne vous enseignent pas à railler les malheureux... Vous m'accusez de feindre de l'amour pendant que vous savez certainement que je meurs accablé de la passion la plus funeste... Vous fuyez... Ah ! Ne m'ôtez pas si tôt le bonheur de vous voir, quoi que vos rigueurs me le fassent payer bien chèrement... Écoutez-moi, de grâce.

ÆGLASIS

Que j'écoute des impostures... Si je croyais... Mais non, encore une fois, Sostrate, laissez-moi, vous me ferez oublier ce que je dois à Diane.

## SCÈNE XV

ÆGLASIS, SOSTRATE, CRITON.

CRITON

Arrêtez, Æglasis, je vois bien que je suis nécessaire ici. Je vous écoutais tous les deux de ce cabinet commode pour surprendre des secrets... (*À Sostrate.*) Oh ça, vous, seigneur sacrificateur de la façon de Dircé, vous vous êtes livré à une petite fourbe qui vous a trahi, vous voyez qu'elle a bien avancé vos affaires auprès d'Æglasis.

ÆGLASIS

Quoi ? Sostrate n'a pas fait vœu de se donner à Apollon ?

CRITON

Peut-on se donner à Apollon quand on vous a vu ? Je connais les vœux de Sostrate et j'en suis caution.

SOSTRATE, à Æglasis.

Quoi, Dircé ne vous informait point des peines que je souffrais éloigné de vos charmes ? Et...

CRITON, à Sostrate.

Eh ! Pourquoi vouliez-vous que Dircé aille dire à Æglasis que vous l'aimez tendrement, tandis que la même Dircé ne vous dit pas à vous qu'elle vous aime à la fureur ?

ÆGLASIS

Ma cousine aime Sostrate ?

CRITON

Et votre succession.

ÆGLASIS

Quoi, ma cousine qui ne parle que des dieux ?

CRITON

Ne pense qu'aux hommes.

ÆGLASIS

Criton, je ne saurais vous croire.

CRITON

Oh ! Je saurais bien vous donner de la foi. Mais Euphronia parait, elle ne sera pas de trop dans cette conversation.

SCÈNE XVI

SOSTRATE, ÆGLASIS, CRITON, EUPHRONIA.

EUPHRONIA

Ah ! Sostrate, je suis charmée de vous retrouver, je viens de mander toute ma famille pour combattre la résolution de ma fille.

ÆGLASIS

Évitons la vue de ma mère, je crains qu'elle ne me persuade mieux que tantôt.

EUPHRONIA, *la retenant.*

Demeurez, ma fille, je vous l'ordonne. Et vous, Sostrate, je vous conjure de la détromper du goût qu'elle a pour la retraite si vous trouvez que ce goût-là ne soit qu'un entêtement de jeunesse. Je viens de mander toute ma famille pour unir ses conseils aux miens, mais j'entends encore plus des vôtres.

CRITON

Allez, ce ne sera pas sa faute si Æglasis devient prêtresse de Diane.

EUPHRONIA, *à Sostrate.*

Détournez-là de suivre l'exemple de Dircé.

CRITON

Qu'il s'en garde bien. Vous devez tous souhaiter qu'Æglasis suive les pas de sa cousine, alors vous ne la verrez point tourner du côté du temple.

EUPHRONIA

Criton, il est bien temps de plaisanter.<sup>14</sup>

SCÈNE XVII

EUPHRONIA, ÆGLASIS, SOSTRATE, CRITON, PHILIDE.

PHILIDE, *à Criton.*

J'accours promptement t'avertir que Dircé revient désabusée, elle a rencontré un de ses esclaves qui a chassé l'apoplexie de son père aussi subitement que nous la lui avons envoyée.

EUPHRONIA

Que veut cette esclave ?

SOSTRATE

Eh ! C'est Philide, l'affranchie de ma mère !

EUPHRONIA

Qui donc dites-vous est tombé en apoplexie ?

PHILIDE

C'est le père de Dircé, mais il en est guéri.

---

14. de la réplique d'Æglasis jusqu'ici, le manuscrit est encadré et porte la mention : bon

EUPHRONIA

Voilà une maladie et une guérison bien diligentes, ne peut-on pas savoir le détail de ce prodige ?

CRITON

Nous avons des détails plus pressés à vous communiquer. Dircé va revenir, il faut qu'elle vous étale elle-même ses pieux sentiments. Tenez, cachez-vous tous dans ce cabinet bâti exprès pour une embuscade, vous entendrez aisément de laquelle sorte de sacrificature veut exercer la discrète Dircé.

EUPHRONIA

Mais Criton...

CRITON

Mais vous serez contente. Entrez, et vous Æglasis, je vous exhorte à prendre le pari que choisira votre cousine et de ne vous consacrer qu'à la divinité qu'elle adore. (*Ils entrent tous dans le cabinet*). La fine Dircé a en moi un confident bien fidèle. Mais son hypocrisie mérite la confusion que je lui prépare. On peut jouer en conscience des cœurs qui se jouent des dieux.

SCÈNE XVIII  
CRITON, DIRCÉ.

DIRCÉ

Ah ! Criton, donne-moi un siège, je ne saurais me soutenir. La frayeur et la promptitude m'ont extrêmement lassée, quoique je n'ai pas été loin.

CRITON

Comment se porte votre cher père ? A-t-il pris l'émétique ?

DIRCÉ

Bon ! C'est une fausse nouvelle qu'on m'a donnée.

CRITON

Je vous jure que j'en suis charmé de cette fausse nouvelle-là, et que je ne suis pas le seul à qui elle fait plaisir. Euphronia et Æglasis en auront dans un moment bien de la joie et Sostrate surtout y gagnera infiniment.

DIRCÉ

Pourquoi ne m'a-t-il pas suivi ? Où est-il ? Où est Æglasis ?

CRITON

Tout ce que je peux vous dire, c'est que Sostrate n'est pas ici. Pour Æglasis elle est en retraite, où je parierais bien que vous êtes l'objet de sa méditation.

DIRCÉ

Penses-tu, Criton, que ma cousine soit ferme dans le dessein que je lui ai inspiré ?

CRITON

Attendez, laissez-moi un peu faire une petite ronde. Il y a là un certain cabinet d'où on peut nous écouter, il faut que je le visite et que j'en ferme la porte qui donne sur l'escalier... (*à part*) pour empêcher qu'on ne vienne interrompre nos auditeurs secrets.



DIRCÉ

J'approuve ta précaution. (*Criton sort. Seule.*) Je suis très satisfaite des soins empressés de cet affranchi-là ! Je vois bien qu'il a épousé sincèrement mes intérêts et que je dois fort compter sur sa fidélité.

CRITON, *à part, revenant.*

Ils sont tous bien assis dans le cabinet, bien enfermés et bien attentifs, occupons agréablement leurs oreilles. (*haut*) Oh ça, présentement nous pouvons parler de Sostrate à notre aise. <sup>15</sup>

DIRCÉ

Ah ! Criton, que le rôle que je joue auprès de Sostrate est cruel ! Sostrate ne sait pas tout ce qu'il me doit.

CRITON

Il le saura bientôt. Au moins j'ai pendant votre courte absence couché bien des cordes dont vous ne vous doutez pas.

DIRCÉ

Comment donc, j'ai sans cesse à te remercier !

CRITON

Ne me remerciez pas tant... Car... je ne mérite pas que vous me complimentiez, cependant j'ai entretenu Euphronia et je l'ai presque déterminée à ne plus combattre le penchant de sa fille.

DIRCÉ

Est-il bien vrai, Criton ? Ah ! Quel délice ! Quand je verrai ma chère cousine<sup>16</sup> bien close dans le temple de Diane.

CRITON

Vous trouvez que cet état retiré lui convient parfaitement ?

DIRCÉ

Sans doute. C'est une indolente qui ne vaudrait rien dans le monde.

CRITON

Pour vous, vous seriez dans le monde comme un poisson dans l'eau.

DIRCÉ, *riant.*

Ma tante Euphronia ne voit pourtant sur mon visage que les traits d'une prêtresse de Diane.

CRITON

La bonne dame fera, je crois, une plaisante mine quand elle apprendra que sous cette physionomie de prêtresse, vous cachez un cœur tout dévoué à l'amour ! Comment Sostrate n'a-t-il pas encore aperçu une tendresse si excessive, lui qui en est l'objet ?

DIRCÉ

L'ingrat Sostrate n'aime qu'Æglasis, il n'est occupé que d'elle, il ne m'écoutait moi avec attention que quand je lui parlais d'Æglasis. Oh ! Je ferai tous mes efforts pour qu'il ne la revoie plus.

---

15. Encadré depuis la réplique de Dircé : Bon ! c'est une fausse nouvelle, jusqu'ici.

16. Mot oublié dans fr. 9332.

CRITON

Vous ferez bien. Une figure comme celle de Sostrate pourrait causer des distractions à la piété d'Æglasis.

DIRCÉ

Si ma tante Euphronia venait à découvrir mes prétentions et mes artifices. Elle pourrait fort bien jeter les yeux sur Sostrate pour lui faire épouser sa fille.

CRITON

Et Æglasis détrompée pourrait bien obéir à sa mère.

DIRCÉ

Oh ! Elle lui obéirait aisément, cette jeune dupe aime Sostrate sans le savoir... Si je ne l'avait pas obsédée éternellement, quelque tendre conversation aurait dissipé son ignorance.

CRITON

Elle serait peut-être devenue aussi savante que vous.

DIRCÉ

Ah ! Criton si la mère venait à se découvrir, je serais au désespoir.

CRITON, *apercevant les auditeurs qui sortent du cabinet.*

Désespérez-vous donc !

DIRCÉ, *s'enfuyant.*

Ah ! Traître !

CRITON

Eh ! Attendez, il n'est pas juste que je garde la bourse que vous m'avez donnée pour servir vos amours.

### SCÈNE XIX

EUPHRONIA, ÆGLASIS, SOSTRATE, CRITON.

EUPHRONIA, *à Æglasis.*

Ma fille vous ne pouvez douter de la sincérité des sentiments de Sostrate puisque vous en avez été instruite si naïvement par votre rivale. Je vous ordonne donc sans scrupule de l'accepter pour époux et de ne plus penser à un parti qui vous aurait été suggéré par l'artifice et l'hypocrisie, de détourner un jeune cœur d'une route que les immortels ne lui prescrivent pas, ce n'est pas les offenser, c'est les servir.

CRITON

Dircé vous a répondu de l'obéissance d'Æglasis.

SOSTRATE

Belle Æglasis, l'obéissance n'est pas le sentiment que je cherche dans votre cœur.

ÆGLASIS

Peut-être y a-t-il de ces sentiments que vous y demandez, car depuis que je vous ai parlé la première fois, j'éprouve un mélange confus de mouvements que je ne saurais distinguer.

CRITON

Laissez faire Sostrate, il vous apprendra bientôt à faire des distinctions. Mais voilà

Philide à qui Sostrate à obligation. Vous pouvez la récompenser en lui faisant présent de mes charmes.

EUPHRONIA

Je t'entends, je consens que tu épouses Philide et me charge de votre établissement, je vous dois le changement de ma fille.

CRITON

Nous vous rendons grâces l'un et l'autre.

SCÈNE XX

EUPHRONIA, ÆGLASIS, CRITON, PHILIDE, [SOSTRATE.]

PHILIDE

Je viens vous annoncer une nuée d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines et de grands-mères qui se sont assemblés dans votre salle suivant vos ordres.

CRITON

Ils venaient dissuader une prêtresse et nous allons leur représenter une mariée à féliciter.

PHILIDE

Oh ! Le temple d'Éphèse n'a pas perdu sa proie, Dircé fondante en pleurs s'est enfermée à nos yeux parmi les prêtresses de Diane.

EUPHRONIA

Voilà de nos prêtresses qui n'ont point d'autre vocation que le dépit. Allons rendre compte à la famille de l'heureux changement d'Æglasis.

CRITON

J'aurais été obligée de restituer à Dircé l'argent qu'elle m'a donné pour seconder des desseins que j'ai très mal servis, mais puisqu'elle renonce aux biens de ce monde, je crois pouvoir en conscience garder sa bourse. Oh ! Oh ! Quelle troupe avance ici ? C'est la jeunesse de la famille qui vient se réjouir. Associons-nous à leur joie.

SCÈNE XXI

CRITON, PHILIDE, LES JEUNES COUSINS ET COUSINES D'ÆGLASIS.

*On danse*

UN COUSIN, *chante.*

Un oiseau qui cherche la cage  
Se repent souvent de son choix  
Bientôt las de son esclavage  
Il regrette l'ombre des bois  
Craignez, fauvette régulière,  
Le souvenir de votre ormeau !  
Quand vous serez dans la volière,  
Craignez de penser au moineau !

*On danse.*

## VAUDEVILLE

I

Cupidon malgré son bandeau  
 Est toujours adroit à nous prendre  
 Et pour attraper un cœur tendre  
 Il sait plus d'un tour nouveau  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

2

Près des dieux on court vaillamment  
 Chercher une sûre retraite  
 Hélas ! Il n'est point de cachette  
 Qu'il ne déterre promptement  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

3

Sur nos yeux il vient transplanter  
 Son bandeau qu'en vain l'on évite  
 Le front d'un aréopagite  
 N'est pas exempt de le porter  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

4

Qui donc pour l'empêcher de voir  
 Lui ferme les yeux je vous prie  
 Vainement la raison nous crie  
 Enfants, gare le pot au noir  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

5

Jeunes cœurs, rendrons innocents  
 A ses soins rien ne vous dérobe  
 Fussiez-vous sous la robe  
 Des plus redoutables mamans  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

6

Souvent pour apprendre à jaser  
 A la vieillesse trop sévère  
 Le malin prend une grand-mère  
 Qui se mêler de le gloser  
 L'amour est un petit gaillard  
 Fort habile au jeu du colin-maillard

7

Sur vos yeux il vient transplanter  
Son bandeau, nous avons beau faire  
Souvent le front d'une grand-mère  
N'est pas exempt de le porter  
L'amour est un petit gaillard<sup>17</sup>  
Fort habile au jeu du colin-maillard

## ACTE III

### ACTEURS

LA BARONNE.

MARTON.

CLITANDRE.

GRÉGOIRE, *vigneron, ivre.*

MERLIN, *dragon, ivre.*

MONSIEUR DE GAMINVILLE.

LA COMTESSE.

MONSIEUR DES GARENNES.

DRAGONS.

*Le théâtre représente la même décoration du Temple d'Éphèse qu'on vient de jouer.*

### SCÈNE I

LA BARONNE, *en habit de dragonne*, MARTON.

MARTON, *seule.*

Enfin voilà une de nos deux petites comédies expédiées... Il faut à présent donner pour intermède, le divertissement et le banquet des habitants du village mêlés aux dragons de Monsieur Clitandre. (*La baronne arrive*) Mais, j'aperçois Madame la Baronne en habit de dragonne. Ah ! Madame, que vous avez l'air martial !

LA BARONNE

C'est que je vais danser à la fête. Il ne sera pas dit que la Baronne de Château Gaillard reste immobile pendant que tout le monde se remue ici.

---

17. Depuis la fin de la réplique de Criton : Oh Oh etc., tout est encadré

MARTON

Oh ! Remuez-vous, Madame, remuez-vous, nous perdrons trop à votre tranquillité. Eh bien, avons-nous mérité vos suffrages ? Que dites-vous de notre première pièce ?

LA BARONNE

Ah ! Ma chère Marton... J'ai écouté avec une application... avec une avidité... avec une voracité que je n'ai jamais sentie qu'aujourd'hui.

MARTON

Madame, nous vous sommes extrêmement obligées de votre extrême attention.

LA BARONNE

Oh ! Je donnerais quinze et bisque aux auditeurs les plus bénévoles et les plus exacts... Dites-moi un peu, comment nommez-vous la petite pièce que vous venez de représenter ?

MARTON

Vous prouvez par cette question galante cette attention avide qui mérite notre parfaite reconnaissance.

LA BARONNE

En vérité, ma chère Marton, depuis la première scène, je n'ai pu sortir un moment de ma place. J'avais près de moi un jeune officier de Dragons...

MARTON

Qui vous déterminait à la résidence.

LA BARONNE

Il m'expliquait tout ce qui se récitait sur le théâtre.

MARTON

Voilà un auteur et des comédiens bien loués !

LA BARONNE

Tu badines, Marton. Mais cependant je te jure que j'ai fait mon devoir en conscience parmi les spectateurs. Tu ne saurais comprendre le plaisir que m'a fait la vivacité...

MARTON

Du jeune officier de dragons.

LA BARONNE

Marton, tu aimes trop la récidive. Adieu, folette !

MARTON

Où courez-vous donc, Madame ?

LA BARONNE

Ne vois-tu pas que je suis en habit d'ordonnance ? Je vais joindre mon régiment. (*Elle sort.*)

MARTON

Et moi, je vais... Mais j'aperçois Clitandre, il paraît bien empressé.

SCÈNE II

CLITANDRE, MARTON.

CLITANDRE

Ah ! Marton, je viens d'entendre dire que le porteur de lettres avait paru dans le château.

MARTON

Je vous en félicite. Une bonne nouvelle vous fera jouer plus gaiement votre temple de Gnide. Mais hâtons-nous de faire exécuter le divertissement qui doit servir d'intermède, car je crois que Monsieur de Gaminville médite un projet funeste contre nous, je crains une irruption de cantates.

CLITANDRE

Nos paysans sont-ils prêts ?

MARTON

Le vigneron Grégoire s'est encore chargé de les amener.

CLITANDRE

Merlin doit danser avec eux.

MARTON

Le père Grégoire ne se borne pas à faire le vin pour les autres, il travaille beaucoup pour lui-même.

CLITANDRE

Merlin ne hait pas le travail du père Grégoire. Cependant, il m'a promis de ne pas trop boire.

MARTON

Grégoire a fait la même promesse, et je prévois qu'ils seront tous les deux parjures.

CLITANDRE

Marton, vois ce qu'il sont devenus, et moi je cours près de la Comtesse.

SCÈNE III

MARTON, GRÉGOIRE, *ivre*.

GRÉGOIRE

Eh bien ! Mademoiselle Marton, notre petit divertissement de vendangeux qu'ont avez vu ne vaut-il pas une bottée d'opéra nouviaux ?

MARTON

Oh ! Tout au moins.

GRÉGOIRE

Morgué que ça est bien troussé ! J'avions des danseux qui sautions comme des cabris !  
(*Il saute et tombe.*)

MARTON, *à part*.

Voilà un cabri qui n'est pas bien sur ses jambes.

GRÉGOIRE

Oh çà, c'est au concierge du château à bailler son bouquet. J'ai fourré les dragons de Monsieur Clitandre avec les filles du village. Morgué ! Faut voir comme y se trémoussons ensemble.

MARTON

Je m'en doute bien.

GRÉGOIRE

Je sis moi le conducteur général du divartissement du chatiau.

MARTON

Vous avez bien de l'occupation.

GRÉGOIRE

Hélas ! Je n'ai morgué pas le temps de boire un coup.

MARTON

Il y paraît.

GRÉGOIRE

Au moins que vos monsieur et vos madames se dépêchions de venir, nos menetriers sont tarriblement acharnés à boire, je ne répons pas de leux çarvelle dans un demi septier d'ici, pour moi je les ai planté-là pour consarver toute la vigueur de ma raison. (*Il chancelle.*)

MARTON

Vous avez la tête aussi vigoureuse que les pieds. Adieu, père Grégoire, je vais chercher la compagnie et lui rendre un compte exact de votre sobriété.

## SCÈNE IV

GRÉGOIRE, vigneron ivre, MERLIN, dragon aussi ivre.

MERLIN, à part, sans le voir.

Mon colonel m'a bien recommandé de ne pas trop caresser la bouteille, et moi qui sais obéir, je me suis ménagé avec une circonspection... de chanoine. On m'a encore donné le soin de régler la boisson du seigneur Grégoire.

GRÉGOIRE

Que veut-on au Seigneur Grégoire ? Tésidié, il est...

MERLIN

Il est dans les vignes, n'est-ce pas ?

GRÉGOIRE

Ne sis-je pas vigneron ? Mais je chôme aujourd'hui, les sarpettes et les hottes sont pendues au croc... Je ne faisons rien, vivons noblement...

MERLIN

Le vieux ivrogne ! Dis-moi un peu, bonhomme Grégoire, où t'es-tu accommodé si joliment ? Tant que tu as été sous ma couleuvrine, tu n'as pas plus bu que moi.



GRÉGOIRE

Moi ! J'ons bu autant que toi ! J'en serions bien marri ! Jarnonbille, que v'là un danseux en belle courbe pour faire des entrechats !

MERLIN

Que voilà un conducteur de fête bien conditionné !

GRÉGOIRE

Comme j'avions des vendangeux à commander et qu'il s'agissait dans nôtre divartissement d'honorer le dieu des pots, j'ons cru qu'il était convenable que je prêchisse un peu d'exemple.

MERLIN

Pour moi, j'ai un détachement de dragons dansants à conduire, il a fallu boire avec eux le vin de l'étrier, c'est ce qui donne des attitudes bachiques.

GRÉGOIRE

J'ons eu biaucoup à sarmoner à scici à scila. Ça m'a desseiché le gosier, je l'ons humecté un tantinet.

MERLIN

J'ai des pas difficiles à former, j'ai voulu simplement me fortifier le jarret.

GRÉGOIRE

Et vous y avez bien réussi.

MERLIN

A propos, Papa Grégoire, avez-vous vu le Temple d'Éphèse ?

GRÉGOIRE

J'ons bian eu d'autre fil à retordre.

MERLIN, *à part.*

En filant vous avez mouillé.

GRÉGOIRE

Ventregoi ! Monsieur Merlin on est bian embarrassé quand on tiant la queue de la poêle !

MERLIN

Vous aimez mieux tenir l'anse d'un broc de vin.

GRÉGOIRE

Tredame ! Il m'est avis qu'ont vous gaussez de nous ! Jarnonbille, savons bian que quoi que je ne soyons pas dragon... J'ons des bras qui...

MERLIN

Comment donc, vieux Rodrigue, vous faites le méchant... Morbleu... Mais vous vous appelez Grégoire, je respecte votre nom, je l'ai entendu toujours célébrer à table.

GRÉGOIRE

Point tant de lanternage. Vous avez le vin babillard. Croyez-moi, camarade, ne vous frottez pas à Grégoire... Car... Tenez, morgué ! Je vous ferions marcher droit. (*Il fait une esse.*)

MERLIN

Je n'aurai qu'à vous imiter, mais j'entends votre monde... Allons, vieux fou... Il ne peut pas se soutenir... Donnez-moi le bras, sac à vin.

*SCÈNE V*

LA BARONNE, MERLIN, *ivre*, tenant sous le bras, GRÉGOIRE, *aussi ivre*.

LA BARONNE, *à Merlin*.

Ah ! bon, voici mon capitaine. Eh bien, mon cher, quand bat-on la générale ? Mais je crois que ce grivois-là est ivre.

MERLIN

Oui, mon colonel, il ne peut se soutenir... Vous voyez que sans moi il serait par terre.

LA BARONNE

Je parle de toi, mon pauvre Merlin, tu ne fais que broncher.

MERLIN

C'est le bonhomme Grégoire qui m'assomme. Mais je vais le mener cuver son vin. (*À Grégoire.*) Allons, venez, pilier de cabaret, venez boire un coup de rataffiat.

*SCÈNE VI*

LA BARONNE, MARTON, MONSIEUR DE GAMINVILLE, *faisant préparer un concert*.

MARTON

Pourquoi ce siège et ces pupitres ?

GAMINVILLE

C'est par mon ordre qu'on dispose ceci. J'ai un petit bouquet de mon invention à présenter à Madame la Comtesse.

MARTON

Ah ! Monsieur vous me faites trembler.

LA BARONNE

Je sens la cantate, Marton, je sens la cantate.

GAMINVILLE

Madame la Comtesse m'a donnée la permission de...

MARTON

Je la révoque, moi, cette permission.

LA BARONNE

Il aura surpris notre chère Comtesse. Mais elle vient, je lui dois un déluge de compliments. <sup>18</sup>

---

18. L'intégralité de la scène est encadrée

SCÈNE VII

LA BARONNE, MARTON, GAMINVILLE, LA COMTESSE, CLITANDRE.

LA BARONNE

Mille et mille et cent mille millions de compliments à notre aimable Comtesse. Son château est le véritable palais d'Armide, les plaisirs y volent drus comme mouches... On s'extasie, on se pâme à chaque moment.

GAMINVILLE

Madame, si vous êtes pâmée jusqu'à présent, qu'allez-vous devenir quand vous entendrez le bouquet musical que je destine à madame la Comtesse. C'est une cantate composée exprès pour la fête que je chanterai moi-même, car je ne me fie qu'à mon goût de cette exécution... Elle va commencer, écoutez et admirez. Cela n'ira pourtant pas si bien que je le voudrais, car je n'ai que des musiciens de profession pour m'accompagner.

MARTON, *bas, à la Baronne.*

Madame, je vous demande main-forte contre la violence dont on menace nos oreilles.

LA BARONNE

Je suis à toi : au premier signal, je ferai main-basse sur la musique de monsieur de Gaminville.

*Monsieur de Gaminville chante la cantate suivante avec accompagnement*

*Cantate en bouquet*

Belles fleurs, hâtez-vous de naître  
C'est dans ce jour la fête de Philis  
Mais que dis-je ? Comment oserez-vous paraître  
Devant ses roses et ses lys ?

Près du cher objet que j'adore  
Je vois Zéphire se ranger  
Et je vois la jalouse Flore  
Se cacher sous un oranger

Que la défaite de ses charmes  
Lui cause de soins superflus  
La déesse verse des larmes  
Que son amant ne sèche plus

Près du cher objet que j'adore  
Je vois Zéphire se ranger  
Et je vous la jalouse Flore  
Se cacher sous un oranger

LA BARONNE, *l'interrompant à un signal de Marton.*

Et je vois moi que vous ne finirez pas si on ne vous désarme. À moi, Marton !

MARTON, *à Gaminville.*

Point de quartier !

GAMINVILLE

Que veut dire ceci ?

LA BARONNE

Cela veut dire que vous nous ennuyez.

GAMINVILLE, *à la Comtesse.*

Quoi, Madame la Comtesse, vous souffrez...

LA COMTESSE, *riant.*

Que voulez-vous ? Ne voyez-vous pas que Madame la Baronne a envie de danser, son équipage vous dit qu'elle attend avec impatience le divertissement de nos dragons.

GAMINVILLE

Puisque Madame la Baronne aime la danse, elle permettra donc que l'on exécute la sonate.

MARTON

Point de sonate.

GAMINVILLE

Mais on la dansera.

LA BARONNE

On dansera une sonate ! En faveur de la nouveauté je la passe en un échantillon seulement et ménagez l'étoffe au moins.<sup>19</sup>

## SCÈNE VIII

LA BARONNE, LA COMTESSE, MARTON, CLITANDRE, MONSIEUR DE  
GAMINVILLE, MONSIEUR DES GARENNES.

DES GARENNES, *interrompant brusquement la sonate et renversant les danseurs.*  
Victoire, triomphe, victoire !

GAMINVILLE

Peste de l'étourdi.

LA BARONNE, *à des Garennnes.*

Monsieur des Garennnes, nous vous remercions très sincèrement de votre étourderie.

CLITANDRE, *à des Garennnes.*

Monsieur, peut-on savoir ce qui cause votre joie ?

DES GARENNES

Quoi qu'en pense Monsieur de Gaminville, je ne crois pas être un trouble-fête en interrompant Madame la Comtesse pour lui présenter cette lettre qui arrive du bureau de la Poste. (*Il donne une lettre à la Comtesse.*)

LA COMTESSE, *regardant la lettre avant de la décacheter.*

Elle est de mon rapporteur.

DES GARENNES

Je m'en suis douté, je devine ce qu'elle contient. Cette lettre va procurer à Madame la Comtesse la liberté de choisir un époux, c'est pourquoi j'ai voulu avoir l'avantage de l'apporter moi-même.

19. à partir d'en un échantillon, la fin de la phrase est encadrée.

MARTON, *à part.*

Vous pourrez être mal payé du port.

LA COMTESSE, *qui a toujours lu sans les écouter.*

Ah! Clitandre, mon procès est gagné! Et nous sommes dispensés de nous gêner d'avantage.

GAMINVILLE

Qu'entends-je?

DES GARENNES, *voyant Clitandre qui baise la main à la Comtesse.*

Que vois-je?

MARTON

Vous voyez Monsieur Clitandre qui baise la main de sa chère femme, cela n'est-il pas bien galant pour un mari?

GAMINVILLE

De grâce, expliquez-nous cette énigme?

MARTON

Oh, volontiers. Apprenez que Madame la Comtesse est mariée depuis quinze jours et que voilà Monsieur son époux. (*montrant Clitandre.*) Faites-lui vos compliments.

LA BARONNE

Voici le comble des enchantements, un mariage clandestin, des rivaux trompés, une situation imprévue! Allez, ma chère Comtesse, embrassez-moi, vous valez votre pesant d'or. Oh! Je suivrai votre exemple.

DES GARENNES

Ah! Monsieur de Gaminville, vous allez avoir le temps d'établir votre concert.

GAMINVILLE

Ah! Monsieur des Garennes, vous allez avoir le temps de manquer des lièvres.

MARTON, *à la Comtesse.*

Madame, ne voulez-vous pas recevoir enfin le bouquet de votre village? Je chanterai dans ce divertissement une brunette en considération de Monsieur de Gaminville.

LA COMTESSE

Allons. (*Elle sort avec Marton et Clitandre.*) Messieurs, pardonnez-moi une feinte nécessaire et ne nous quittez pas.

LA BARONNE, *à Gaminville et des Garennes.*

Allons, Messieurs les délaissés, bon courage, je vous promets à tous les deux un bouquet de sauge.

DES GARENNES

Je me consolerais avec mon fusil.

GAMINVILLE

Et moi avec Corelli.

## SCÈNE IX

TOUS LES ACTEURS, PAYSANS ET PAYSANNES. *Ils apportent à la Comtesse des guirlandes de fleurs qu'ils attachent dans la salle, avec un gros bouquet dans un goût villageois qui est présenté par la fille du concierge.*

Marche

LA FILLE DU CONCIERGE, *chante.*

Que la veille de votre fête  
 Jouisse d'un ciel pur et net  
 Qu'on entende le bruit des plaisirs qu'on apprête  
 Que l'ennui garde le lacet  
 De votre village fidèle  
 Daignez recevoir le bouquet  
 S'il n'est fait avec art il est fait avec zèle

LE CHŒUR

De votre village fidèle  
 Daignez recevoir le bouquet  
 S'il n'est fait avec art il est fait avec zèle

*La fille du concierge après avoir chanté et avant le chœur présente le bouquet à la Comtesse qui le remet à un de ses gens.*

*On danse.*

MARTON, *chante.*

Que sont devenus nos beaux ans ?  
 On connaît Plutus dans nos champs  
 Il charme plus d'une bergère  
 Mais pour moi, loure loure lour  
 Je ne demande au dieu d'amour  
 Qu'un cœur tendre et sincère

LE CHŒUR

[Mais] pour moi, loure loure lour  
 Je ne demande au dieu d'amour  
 Qu'un cœur tendre et sincère

MARTON

Daphné quoique riche en troupeaux  
 En souhaite encore de plus beaux  
 Palès ne peut la satisfaire  
 Mais pour moi, Loure loure lour  
 Je ne demande au dieu d'amour  
 Qu'un cœur tendre et sincère

Chaque jour l'inconstant Hilas  
 Adore de nouveaux appas  
 Et Lisette est aussi légère  
 Mais pour moi, Loure loure lour

Je ne demande au dieu d'amour  
Qu'un cœur tendre et sincère

Damon pour briller sous l'ormeau  
De Pan voudrait le chalumeau  
Et Pan rit d'un défi téméraire  
Mais pour moi, Loure loure lour  
Je ne demande au dieu d'amour  
Qu'un cœur tendre et sincère

Iris fait des vœux superflus  
Pour la ceinture de Vénus  
Elle ne demande qu'à plaire  
Mais pour moi, Loure loure lour  
Je ne demande au dieu d'amour  
Qu'un cœur tendre et sincère

*Le chœur répète [le] refrain qui est accompagné de la danse en rond des bergers et bergères autours de Marton.*

### SCÈNE X

LES MÊMES ACTEURS, MERLIN ET SES CAMARADES.

*Suite du divertissement. Les dragons présentent à la Comtesse une manne pleine de bouteilles de vin de Champagne, garnies de fleurs, c'est le bouquet de Clitandre.*

MERLIN, *chante.*

Du bouquet que vous donne  
Un enfant de Bellone  
Bacchus fait les honneurs ;  
Un militaire hommage  
Fait toujours le partage  
De la reine des cœurs.

*Danse de dragons mêlés aux paysans et paysannes.*

### VAUDEVILLE

I

MERLIN

Célébrons une Comtesse  
Digne de charmer les dieux  
On trouve l'amour sans cesse  
Retranché dans ses beaux yeux  
C'est là que rien ne l'étonne  
Pata pata pan  
Il traite un indifférent  
À la dragonne.

2

Laissons la délicatesse  
 À nos officiers jolis  
 Près de l'objet qui les blesse  
 Qu'ils soient tendre et polis  
 Pour nous chez notre mignonne  
 Pata pata pan  
 Nous entrons tambour battant  
 À la dragonne<sup>20</sup>.

3

Autrefois une fillette  
 Baissait les yeux à vingt ans  
 Mais à douze la poulette  
 Lorgne aujourd'hui les galants  
 Et la petite pouponne  
 Pata pata pan  
 En use avec sa maman  
 À la dragonne

4

Chez un crésus qui tient table  
 On va pour se dissiper  
 Un seigneur se montre affable  
 En commençant le souper  
 Au dessert il s'abandonne  
 Pata pata pan  
 L'hôte est régalaé souvent  
 À la dragonne

5

Près d'Iris qui n'est jeunette  
 Soupire un jeune Gascon  
 Il lui dit à sa toilette  
 Cadédis ! Quel œil fripon !  
 Il faut qu'aussi je friponne  
 Pata pata pan  
 Montre et tabatière il prend  
 À la dragonne

6

Une fille avant la noce  
 Affecte un air ingénu  
 Elle ignore le négoce  
 Tout lui paraît inconnu  
 Après l'hymen  
 Pata pata pan  
 Dévoile un cœur innocent  
 À la dragonne

---

20. Ce couplet est encadré.



7

Un marquis dans la disette  
Crève de civilité  
Il parle au marchand qui prête  
D'un ton doux et velouté  
Quand pour rendre on le talonne  
Pata pata pan  
Il répond au bon marchand  
À la dragonne

8

Quand d'une pièce nouvelle  
Le premier acte est passé  
L'auteur vain compte sur elle  
Et croit le péril cassé  
Mais le sage auteur frissonne  
Pata pata pan  
Et redoute un dénouement  
À la dragonne

## ACTE IV

### LE TEMPLE DE GNIDE

#### ACTEURS

L'AMOUR.

HÉBÉ.

COMUS.

CÉLIMÈNE, *française*.

ISABELLE, *italienne*.

MONSIEUR TRIPAILLET, *financier*.

LISIS, *petit maître*.

LIRETTE, *petite fille*.

LUCAS, *paysan*.

COLETTE, *paysanne*<sup>21</sup>.

AMANTS ET AMANTES DE DIVERSES NATIONS.

---

21. de Vaugirard pour les deux

*La scène est dans la campagne de Gnide vis à vis du temple*

SCÈNE I

*Le théâtre représente au fond le temple de Gnide et sur les ailes des paysages agréables.*

COMUS, *seul.*

COMUS

Enfin j'aperçois ce fameux temple de Gnide, ce séjour chéri du charmant fils de Vénus. Voilà ce joli bois de myrte où les amants heureux ne sont jamais interrompus par des gardes-chasse ! Voilà le fleuve Céphée qui est si aise quand de jeunes beautés vont confier leurs charmes secrets à ses eaux ravies de rouler autour de... Ouf... Voilà... Voilà ma foi l'Amour lui-même qui approche.

SCÈNE II

COMUS, L'AMOUR.

L'AMOUR

Que vois-je ? C'est Comus ! C'est le dieu des festins ! Par quel heureux hasard le possède-t-on ici ?

COMUS

Je viens à Gnide pour me délasser. Jamais on a tant fêté Comus qu'à présent, et les honneurs me fatiguent.

L'AMOUR

Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aux derniers jeux quand Vénus ma mère a livré le prix de la beauté à l'aimable Temire qui ne la cherchait pas ?

COMUS

Bon ! M'a-t-il été possible de sortir de Paris ?

L'AMOUR

De Paris ?

COMUS

Oui, de Paris, j'y suis si accablé d'affaires. On n'y sort point de table, et on y mange avec réflexion. Oh ! La science de manger s'est bien perfectionnée.

L'AMOUR

Comus est donc devenu une façon de docteur ?

COMUS

Façon de docteur ? Savez-vous bien que je viens de présider à une assemblée de gourmets convoquée expressément pour entendre une dissertation analytique sur les poules d'eau.

L'AMOUR

Sur les poules à l'eau ?

COMUS

Oui. On a agité fort méthodiquement si, pour rendre ce ragoût plus délicat on y doit employer de l'eau de Rivière ou de l'eau d'Arcueil.

L'AMOUR

La question est savante ! Vous avez dû avoir bien de la peine à la décider.

COMUS

Aussi ne l'est-elle pas encore.

L'AMOUR

C'est le destin des questions importantes.

COMUS

Revenons au couronnement de Thémire : Si je ne l'ai pas vu, du moins j'en ai eu la relation. On ne peut qu'en louer le style ingénieux. Mais vous, fils de Vénus, vous méritez d'être critiqué.

L'AMOUR

Qu'ai-je donc fait qui vous semble digne de censure ?

COMUS

La relation rapporte qu'à Gnide ou l'amour est simple et si familier, qu'à Gnide considéré par Vénus comme son temple de campagne, ou elle se plaît à voir les danses naïves des filles de la contrée et où elle écoute avec tant de satisfaction leurs prières dictées par le cœur seulement, qu'à Gnide enfin où l'on ne doit penser qu'à bien aimer on ne s'est occupé pendant ces jeux que du soin de plaire, là, dites-moi un peu, Seigneur Cupidon, convenait-il de disputer pour le prix de la beauté dans un lieu où le premier mérite doit être celui de la tendresse ?

L'AMOUR

Ma foi, mon cher Comus, cette critique est juste. Régalez-vous souvent de beaux esprits.

COMUS

Vous voulez esquiver par une plaisanterie la censure de vos jeux qui font précisément la contrepartie de l'aventure de la pomme d'or. Il faut que Vénus est bien changé de caractère depuis le jugement de Pâris ! Cette déesse si empressée dans cette occasion à étaler ses charmes s'est amusée au temple de Gnide à relever d'autres attraits que les siens !

L'AMOUR

C'est que ma mère n'est pas jalouse des beautés mortelles.

COMUS

Il y a paru. Je vous pardonne d'oublier Psyché, c'est votre femme.

L'AMOUR

J'avoue la justesse de ces observations, soit que vous les ayez faites, soit que vous les ayez retenues. Ce n'était pas trop l'affaire de Vénus d'examiner tant d'aimables concurrentes, chaque cœur est le juge naturel de la beauté de l'objet qu'il adore. Et quoique ma mère soit la souveraine des Grâces, elle ne doit pas trop les reconnaître quand elle accompagnent d'autres appas que les siens. Mais Comus vous serez content j'ai rectifié cette faute-là.

COMUS

Eh ! Comment, s'il vous plaît l'avez-vous rectifiée ?

L'AMOUR

En ordonnant de seconds jeux, où les amants disputent devant moi un prix que j'accorderai au cœur qui sait le mieux aimer. Adieu mon cher Comus, il faut que je vous quitte. L'heure m'appelle au temple, c'est aujourd'hui que doit s'y terminer l'examen des prétendants, et c'est dans ce lieu-même où nous sommes que se proclamer le vainqueur.

COMUS

Je vais vous suivre, je ne serai pas fâché d'entendre vos interrogatoires et d'être présent aux formalités d'une procédure si galante.

L'AMOUR

Ce spectacle vous est interdit. Les amants n'aiment pas les témoins. (*L'Amour veut sortir.*)

COMUS

Encore un petit mot. Sans doute, vous n'admettez pas le beau sexe à disputer le prix de ces jeux-ci.

L'AMOUR

Je n'ai garde de commettre une pareille injustice. Je connais trop la supériorité du beau sexe dans la science du cœur.

COMUS

Effectivement, on ne voit plus de femmes savantes que dans l'empire amoureux, et votre université de Cythère est presque toute en cornettes.

L'AMOUR

Adieu, une seconde fois, mon cher Comus, le temps me presse.

COMUS

Allez à votre tribunal, charmant petit juge, rien n'est si doux que d'y plaider quand même on est condamné aux dépens. Adieu puisqu'il m'est défendu d'entrer au barreau. Je vais du moins m'amuser à voir passer les avocats.

SCÈNE III  
COMUS(*seul*).

COMUS

Je suis bien content des nouveaux jeux institués par l'Amour. Ils conviennent à ses intérêts, je suis bien content aussi de me trouver sous les ombrages verdoyants ! (*Examinant la campagne.*) Non, les cyprès de l'Élysée, promenade éternelle des honnêtes défunts, la forêt de Dodone, le jardin des Hespérides qui expose sur les rameaux de ses pommiers les trésors que la Terre a coutume de cacher dans ses entrailles et les avars dans leurs coffres, le bois de Boulogne enfin qui prête son ombre compatissante aux Vénus égarées, non, toutes ces agréables retraites ne valent pas les bocages de Gnide. (*Apercevant Hébé.*) Mais quel est ce petit morceau friand ? Eh ! C'est Hébé la déesse de la jeunesse.

SCÈNE IV  
COMUS, HÉBÉ.

COMUS

Sans doute, charmante Hébé, vous avez un département à Gnide ?

HÉBÉ

Eh ! Qui se mêlerait des affaires de l'Amour, si ce n'est la déesse de la jeunesse ? Je suis chargée de la fête que l'on doit bientôt offrir à Vénus quand le plus tendre cœur sera nommé.

COMUS

Cette fête sera galante.

HÉBÉ

Pour galante, passe ; mais elle ne sera pas magnifique. Les plaisirs de Gnide ne connaissent pas le faste. Nos divertissements sont fait pour les cœurs et non pour les yeux.

COMUS

A-t-on vu paraître encore à ces nouveaux jeux les beautés mâles de Lacédémone qui se piquent de pudeur quoi que vêtues en Nymphes agaçantes ? Les filles de Lesbos qui n'aiment pas un seul homme, et celles de Chypre qui les aiment tous ? Les Corinthiennes à cheveux bouclés en marrons, premiers modèles des têtes d'abbés d'à présent ?

HÉBÉ

Oui, toutes les nations sont rassemblées à Gnide, et s'y entendent à merveille, car l'amour est un conquérant qui dans l'instant-même de sa victoire apprend la langue à ceux qu'il soumet.

COMUS

Pour cela s'il fut jamais une mère langue, c'est celle de l'empire amoureux.

HÉBÉ

On ne s'est pas contenté de recevoir à ces jeux-ci les Grecs et les Asiatiques, on y a convoqué tous les amants de l'Europe.

COMUS

Ils ont dû être regardés des peuples de Gnide, comme des Siamois et des Persans le sont des Parisiens.

HÉBÉ

Pourquoi cela ?

COMUS

C'est qu'il y a autant de différence entre un cœur français et un cœur gnidien qu'il y en a quelques fois entre une dame qui entre à sa toilette et la même dame qui en sort.

HÉBÉ

Tant mieux puisqu'on souhaite de la variété dans les plaisirs, il en faut trouver dans les cœurs qui en sont la source.

COMUS, *Apercevant Isabelle.*

J'aperçois une brune qui me paraît bien vive ! Cela peut concourir sûrement pour le prix de la tendresse ! Elle parle seule !

HÉBÉ

Écoutons-là. Ce ne peut être qu'une amante.

COMUS

Le monologue n'est en usage qu'à Cythère et aux petites maisons.

## SCÈNE V

COMUS, HÉBÉ, ISABELLE.

ISABELLE, *Sans les voir.*

Ô ciel! A qui m'adresserai-je pour m'informer d'Octave? Qu'est-il devenu, cet amant que j'adore? Il part de Florence avec moi, il s'embarque avec moi. Nous arrivons ensemble à Gnide, et dès que nous sommes dans le temple environnés d'une troupe de coquettes... Je ne sais si elles sont de l'Île de France. Dans le moment Octave s'égare, je ne le vois plus. Ah! Malheureuse Isabelle...

HÉBÉ, *à part.*

La signora Isabelle est de Florence? Je croyais que dans ce pays-là il n'y avait que les hommes de jaloux.

ISABELLE, *sans les voir.*

Cher Octave... Vous m'abandonnez... Vous me fuyez... Où trouverez-vous une amante qui vous aime comme moi? Non, tous les cœurs de Gnide ne rassemblent pas tant de feux que le mien. Cher Octave, songez que je n'ai jamais aimé que vous.

COMUS, *à part.*

Il faut que cela soit, elle se croit seule ici. On n'a pas coutume de mentir aux échos.

ISABELLE, *apercevant Comus.*

Ah, Seigneur! Ne pourriez-vous pas m'apprendre où est mon cher Octave?

COMUS

En vérité, je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

ISABELLE, *vivement.*

Vous le connaissez donc<sup>22</sup>?

COMUS

Ne vous en ai-je pas entendu parler vingt fois?

ISABELLE

Et quand?

COMUS

Tout à l'heure.

ISABELLE

Ah! Seigneur, ne plaisantez [pas]. Je suis dans une situation cruelle, mon cœur est déchiré par mille vautours.

---

22. Cette réplique a été oubliée dans le manuscrit fr. 9332.

HÉBÉ

Et c'est votre cœur qui les fait naître lui-même, ces vautours qui le déchirent si impitoyablement.

ISABELLE

Que voulez-vous ! Ce sont les fruits de l'absence. Tout alarmé loin de l'objet que l'on aime, on le croit volage. On croit voir son amant infidèle au pied d'une rivale. On croit entendre ses soupirs perfides... Ses serments parjures... Hélas.

HÉBÉ

Et si l'amant soupçonné et absent a de son côté les mêmes visions, cela établit un commerce de chimères bien amusant.

ISABELLE, *sans l'écouter.*

C'en est fait, il me trahit. J'en suis certaine... Ah ! Traître Octave ! N'es-tu venu à Gnide que pour montrer un inconstant ?

HÉBÉ

Croyez-moi, tranquillisez-vous.

ISABELLE

Que je me tranquillise quand je ne vois point Octave !

COMUS

Et quand vous le voyez, vous tranquillisez-vous ?

ISABELLE

Encore moins.

COMUS

Votre cœur est donc le mouvement perpétuel ?

ISABELLE

Peut-on être tranquille auprès de ce qu'on aime ? N'a-t-on pas toujours quelque reproche à lui faire ? Quelqu'explication à lui demander ? Quelque sacrifice à en exiger ? Ah ! L'on souffre sans cesse quand on sait aimer.

COMUS

Je me garderai donc bien d'acquérir cette science-là.

HÉBÉ, *à Isabelle.*

Votre amour me paraît trop querelleur.

ISABELLE

Mon amour est le plus parfait des amours.

HÉBÉ

Si les soupçons, les inquiétudes et les plaintes sont des perfections.

ISABELLE

L'amour qui a de la confiance est bien faible.

HÉBÉ

L'amour qui se défie toujours est bien incommode.

ISABELLE

La jalousie est la marque infallible de grandes passions.

COMUS

La jalousie est une fièvre maligne qui se gagne sur les bords du Tibre et qui se guérit radicalement sur les rivages de la Seine. Vous devriez y faire un voyage.

ISABELLE

Mais je perds ici des moments précieux.

COMUS

Vous espérez je gage avec la pétulance de vos transports enlever le prix de la tendresse ? Et vous courez hardiment vous présenter à l'amour ?

ISABELLE, *Sortant..*

Non, je cours chercher Octave.

COMUS

Cette créature-là a dans la tête tout le pitre-pite de Paphos !

HÉBÉ

Elle mérite peut-être seule le prix, et elle n'y pense pas.

COMUS

Adieu, charmante Hébé, vous avez des ordres à donner. Je reviendrai bientôt, je ne veux pas manquer la fête que vous préparez.

HÉBÉ

Où va se promener en l'attendant le Dieu de la bonne chère ?

COMUS

Je vais chercher Bacchus, il doit être arrivé avec la flotte des amours d'Allemagne, qui sûrement ne seront pas embarqués sans lui.

## SCÈNE VI

HÉBÉ, CÉLIMÈNE.

HÉBÉ, *à part, apercevant Célimène.*

Voici, je crois les antipodes de la Signora Isabelle ! Cela n'a pas trop la physionomie d'une amante passionnée.

CÉLIMÈNE

Belle déesse, oserais-je vous demander si la fête va bientôt commencer ?

HÉBÉ

Oui, charmante Française. Mais oserai-je aussi vous demander quelle est la cause de votre impatience ?

CÉLIMÈNE

C'est que mon cœur me dit que je serai couronnée par les mains de l'amour.

HÉBÉ

Votre cœur vous dit cela ?



CÉLIMÈNE

Oui, il me l'assure.

HÉBÉ, *à part.*

Son cœur a la mine de mentir (*haut*) Vous avez donc été examinée au temple de Gnide ?

CÉLIMÈNE

J'en sors et je n'y ai pas craint l'examen. Je compte très fort sur l'approbation du fils de Vénus.

HÉBÉ

Vous avez donc une furieuse provision de tendres sentiments ?

CÉLIMÈNE

Je ne crois pas que personne en ait jamais plus débité que moi. J'ai déjà expédié plus de quarante passions.

HÉBÉ

On lit dans vos yeux que vous êtes expéditive.

CÉLIMÈNE

Pensez-vous qu'on puisse refuser le prix de la tendresse à un cœur qui a soupiré sur les genoux de sa nourrice ? Hercule dès le berceau a étouffé les monstres et moi dès le berceau j'ai fait naître des amours.

HÉBÉ

Ce ne sont pourtant pas là des jeux d'enfant !

CÉLIMÈNE

Si les soupirs sont les seuls hommages dignes de Vénus et de son fils, ah, que j'ai honoré les dieux !

HÉBÉ

J'entrevois qu'il y a du mécompte dans votre affaire. Vous prenez la quantité pour la qualité.

CÉLIMÈNE

Mais plus on aime, plus on mérite les grâces de l'amour.

HÉBÉ

Vous vous méprenez, vous dis-je, vous croyez avoir bien aimé et vous n'avez que beaucoup aimé.

CÉLIMÈNE

Je n'entends pas les distinctions des mots.

HÉBÉ

Ni celle des personnes.

CÉLIMÈNE

Les conquêtes de l'amour ressemblent à celles de Mars, elles enveloppent toutes les conditions et tous les pays.

HÉBÉ

Vous pensez en héroïne ! Je prévois que vous deviendrez un Alexandre femelle.

CÉLIMÈNE

J'ai déjà vu à mes genoux depuis le sceptre jusqu'à la houlette.

HÉBÉ

Oh ! Je le crois bien. Vous avez tout l'air de ne vous en être pas tenu à l'églogue. Allez, continuez, vous avez trop bien commencé pour en demeurer là. Quelle serait votre gloire, si après vous être attendrie pour toute la France vous pouviez encore vous vanter un jour d'avoir soupiré pour cinq ou six nations étrangères. Car enfin il est clair que votre cœur est fait pour se promener au moins dans l'Europe.

CÉLIMÈNE

Oh ! J'irai plus loin, j'irai plus loin. (*Elle sort.*)

HÉBÉ

Bon voyage à vos attraits. Voilà un cœur qui n'est pas sédentaire.

## SCÈNE VII

HÉBÉ, MONSIEUR TRIPAILLET, *financier.*

HÉBÉ

J'aperçois un galant un peu épais, il faut que ce soit un financier.

TRIPAILLET

Vous ne vous trompez pas.

HÉBÉ

Venez-vous chercher le prix de la tendresse ?

TRIPAILLET

Je ne place pas si mal mon argent.

HÉBÉ

Vous n'avez donc jamais soupiré ?

TRIPAILLET

Bon ! Est-ce qu'on soupire quand on a des pistoles ?

HÉBÉ

Cependant je connais bien des caissiers qui ont des maîtresses.

TRIPAILLET

J'en ai aussi.

HÉBÉ

Mais vous ne vous donnez pas la peine de les aimer.

TRIPAILLET

Pardonnez-moi, je les paye bien.

HÉBÉ

Puisque vous ne savez pas soupire, quel métier faites-vous donc chez le cher objet de vos vœux ?

TRIPAILLET

J'y soupe.

HÉBÉ

Et quand vous avez soupé ?

TRIPAILLET

Je m'étends sans façon dans un grand fauteuil.

HÉBÉ

Eh ! Que faites-vous étendu sans façon dans ce grand fauteuil ?

TRIPAILLET

Je digère.

HÉBÉ

Vous digérez ! Cela est fort récréatif pour la belle.

TRIPAILLET

Et après avoir achevé un petit somme, je retourne chez moi en commencer un plus long.

HÉBÉ

Voilà ce qui s'appelle un amour délicat et respectueux. Je compte que vous emporterez d'emblée le prix de la tendresse.

TRIPAILLET

Eh ! Fi, ce n'est qu'une couronne de myrrhe !

HÉBÉ

Vous aimeriez mieux une médaille d'or ? Il y a à Paris des poètes qui pensent comme vous.

TRIPAILLET

Vous vous imaginez que je viens chercher l'amour à Gnide et j'y cherche Comus. J'ai su qu'il s'y était rendu par un des douaniers du port où il s'embarque.

### SCÈNE VIII

HÉBÉ, MONSIEUR TRIPAILLET, COMUS.

COMUS, *A Hébé.*

Vous me voyez promptement de retour.

HÉBÉ

Vous n'avez donc pas trouvé le dieu du vin ?

COMUS

Oh que si ! Mais les musiciens qui répètent votre divertissement me l'ont d'abord enlevé.

HÉBÉ

Il faut que j'aie remédié à cet enlèvement. Si Bacchus reste avec nos violons adieu la symphonie.

## SCÈNE IX

COMUS, MONSIEUR TRIPAILLET.

COMUS, *à part*.

Elle entreprend là une terrible affaire, mais que vois-je ? C'est vous, je pense, Monsieur Tripaillet. Que faites-vous à Gnide ? C'est sans doute comme amant que vous y paraissez ?

TRIPAILLET

Non, c'est comme gourmand.

COMUS

Comme gourmand ?

TRIPAILLET

Oui, et gourmand des plus fidèle aux charmes de Comus.

COMUS

En vérité, Monsieur Tripaillet, je vous suis bien obligé de votre persévérance.

TRIPAILLET

Écoutez ! Je vous fait honneur. On parle de moi dans toutes les tables les plus distinguées.

COMUS

Vous me devez une si belle réputation.

TRIPAILLET

Oh ! Je la mérite. J'ai à présent le plus fin cuisinier de Paris. Il servait dans une très grosse maison. Oh ! Qu'il m'en a coûté pour le débaucher ! Mais je ne m'en repens pas. C'est l'imagination la plus brillante pour les ragouts. Allez, ce garçon-là a bien de l'esprit ! Tenez, je ne troquerai pas mon nouveau cuisinier contre une douzaine d'auteurs modernes.

COMUS

Vous ne couchez pas gros.

TRIPAILLET

Il faut convenir que les hommes sont aujourd'hui bien revenus de la bagatelle. On a renoncé au fatras des conversations suivies, on a abjuré les fades erreurs de l'amour romanesque et gothique. On est devenu solide, on ne s'occupe plus qu'à manger.

COMUS

Je m'aperçois bien que la bonne chère est grandement à la mode. Ma cour est à présent plus nombreuse que celle de Jupiter.

TRIPAILLET

Quand je n'exerçais qu'un petit contrôle du pied fourché, je mangeais comme un ignorant.

COMUS

C'est que dans ce temps-là vous n'aviez pas le moyen de manger comme un docteur.

TRIPAILLET

Mais depuis que je prime dans les fermes, je prime aussi dans le goût de donner à manger. Tout le monde n'attrape pas le sublime comme moi. Vous trouvez cent imbéciles

qui ne savent que ce nourrir et puis c'est tout.

COMUS

Y a-t-il encore dans le monde de ces sots qui ne mangent que pour vivre ?

TRIPAILLET

Je n'en fait pas ma compagnie ! Nous autres mangeurs de distinction, nous nous moquons d'une table où l'on sert des ragoût antiques et des sauces épaisses comme une coiffeuse de cour se moquerait d'une toilette où elle trouverait des rubans larges et des cheveux longs...

COMUS

Et un teint de qui les lys et les roses ne seraient cultivés que par la nature. <sup>23</sup>

TRIPAILLET

Pour moi, grâce à mon discernement et à la capacité profonde de mon cuisinier on ne voit point dans les repas que je donne de ces plats surannés qui rappellent la grossièreté du siècle des vertugadins et des chapeaux pointus. Rien n'est si varié et si neuf que mes entrées. J'ai toujours un rôti fin et piqué comme une tabatière d'écailles, mes entremets sont aussi recherchés et aussi élégants que... Enfin, je régale si parfaitement qu'on est sûr de ne point sortir de chez moi sans une belle et bonne indigestion.

COMUS

Une pareille certitude doit vous attirer bien des convives ?

TRIPAILLET

Demandez au trésorier Grasset ce que c'est que ma table. C'est un homme à qui on peut s'en rapporter, on n'a jamais mis dans le monde un estomac de ce mérite-là. Je n'ai jamais vu manger si profondément.

COMUS

Cela est respectable.

TRIPAILLET

Savez-vous qu'un certain marquis a voulu séduire mon cuisinier ? Mais sa négociation n'a pas réussi.

COMUS

Cela ne me surprend pas. Un cuisinier intelligent quitterait-il le service d'un financier pour celui d'un marquis ? Il faudrait pour faire un semblable troc ignorer absolument le tarif des cuisines. <sup>24</sup>

TRIPAILLET

Aussi j'aime mon cuisinier, Dieu sait ! Ce coquin-là gagne chez moi tout ce qu'il veut.

COMUS

Il traite votre bourse comme vous traitez celle du public.

TRIPAILLET

Oh çà, puissant Comus, il s'agit de me donner un conseil sur un ambiguë que je veux donner à une vestale du ballet des éléments.

---

23. Depuis la comparaison avec la coiffeuse de cour, tout le passage est encadré et porte en annotation :  
Bon

24. Cette réplique et la précédente sont encadrées

COMUS

Oh çà, monsieur Tripaillet, il s'agit de me donner mon audience de congé. Je ne suis pas venu à Gnide pour être votre maître d'hôtel.

TRIPAILLET

Mais...

COMUS

Point de mais. Retirez-vous, ne me parlez plus de sauces, allez, je veux me dégraisser l'imagination.

TRIPAILLET

Mais je viens exprès ici vous proposer une question savante au sujet de la bonne chère... Question la plus curieuse qui se soit présentée dans le monde depuis qu'on y mange.

COMUS

Il y a pourtant bien des siècles qu'on est dans cette habitude-là. Allez, seigneur Tripaillet, rengainez vos questions, je n'ai pas d'oracle à prononcer ici, comme à Gnide on n'est pas sur son trépied.

*SCÈNE X*

CAMUS, LISIS, *Petit maître qui entre en se mirant à part dans un miroir de poche.*

COMUS

Ce cochon de financier prend bien son temps pour me consulter... Mais pour le coup voici un fidèle amant occupé à regarder le portrait de sa maîtresse.

LISIS, *Se mirant..*

Hélas

COMUS, *à part.*

Il soupire ! Cependant à sa physionomie on ne le jugerait pas si tendre.

LISIS, *se mirant toujours.*

A-t-on jamais rien vu de plus aimable ?

COMUS, *à part.*

Morbleu ! Qu'il est amoureux !

LISIS, *se mirant toujours.*

Que de grâces piquantes !

COMUS, *à part.*

Il faut que sa dulcinée ait un minois bien fripon !

LISIS, *se mirant toujours.*

Quelle physionomie noble et fine ! On n'y peut pas tenir !

COMUS, *A part..*

Il tombe en extase. Oh ! Je veux absolument voir le portrait de la dame qu'il adore avec des conclusions de tendresse si réitérées.

LISIS, *se mirant toujours.*

Voilà de quoi enflammer tous les cœurs du monde.

COMUS, *l'interrompant.*

Est-il permis de connaître cette charmante incendiaire ? Et d'examiner comment sont tournés ses yeux capables de causer un embrasement universel ? De grâce prêtez-moi un moment ce portrait de la reine des cœurs.

LISIS, *lui donnant son miroir.*

Tenez, mon cher.

COMUS

Eh ! Ce n'est qu'un miroir ?

LISIS

La glace en est fidèle.

COMUS

C'est donc à vous-même, beau Narcisse, que vous rendiez un si tendre hommage ? C'est donc votre face minaudière que vous regardiez si amoureuxment dans ce miroir que j'ai pris pour le portrait d'une belle passionnément aimée.

LISIS

Eh ! Eh ! Eh ! Croyez-vous que je puisse mieux faire que de m'aimer moi-même ?

COMUS

J'avoue que vous êtes fort aimable, et que vous faites fort bien de vous donner la préférence dans votre cœur... A ce compte-là, les dames n'ont pas beau jeu auprès de vous ?

LISIS

Pardonnez-moi, je leur permets à toutes de m'aimer.

COMUS, *A part..*

Je crois qu'on n'abuse pas de cette permission-là.

LISIS

Dans le commencement de ma carrière galante, les dames exigeaient de moi de la fidélité, de la persévérance et autres antiquailles, mais je les ai bien corrigées de ces prétentions ridicules. Il serait joli, vraiment, que je m'attache à une seule beauté. Que deviendraient toutes les autres ?

COMUS

Occupé comme vous l'êtes, vous n'allez pas à la toilette de vos Iris ?

LISIS

Non, mais je les souffre à la mienne.

COMUS

Quelle bonté !

LISIS

Je m'en lasse... La rapidité et le nombre de mes conquêtes me dégoûtent... M'affa-  
dissent...

COMUS

Il y paraît.

LISIS

Cela entraîne avec soi des corvées. On a cent billets doux à brocher... Au moins j'ai deux secrétaires épuisés et quatre grisons fourbus.

COMUS

Vous n'écrivez donc pas vous-même vos lettres galantes ?

LISIS

Est-ce que je le pourrais ? J'ai un bel esprit à ma solde qui me fournit de prose et de vers.

COMUS

Vous ne vous donnez pas la peine de penser.

LISIS

J'évite avec soin tout ce qui me fatigue.

COMUS, *A part.*

Voilà ce que nous appelons en grec un sybarite et ce que nous intitule en France un petit-maître ! (*Haut.*) Ainsi vous ne venez pas à Gnide pour en remporter le prix de la tendresse ?

LISIS

Oh que non ! Je viens seulement être témoin du triomphe d'une de mes adoratrices, car le prix ne peut être livré qu'à un cœur tiré de la foule des beautés qui languissent pour moi.

COMUS, *à part.*

Le modeste personnage !

LISIS

Eh ! Qui pourrait être parfaitement aimé si je ne l'étais pas ? Allez, je suis caution des feux que je fais naître... Adieu mon très cher... La fête ne tardera pas, je vais me faire jeter sur mon toupet un peu de poudre musquée.

COMUS, *à part.*

Deux ou trois livres seulement... (*Le rappelant*) Holà, n'oubliez pas le rouge, les mouches et l'eau de fleur d'orange.

## SCÈNE XI

COMUS, LIRETTE.

COMUS, *seul.*

Par ma foi, les trois quarts des jeunes gens ne sont plus que des poupées... Eh ! En voici une assez jolie. (*À Lirette.*) Holà, ma belle petite, qui est la maman assez bourgeoise ou la gouvernante assez ridicule, ou l'amie assez sotte pour vous amener au temple de Gnide ?

LIRETTE

Eh ! Pourquoi n'y viendrais-je pas ? L'amour qui, dit-on, est toujours enfant ne doit pas mépriser les pèlerines de mon âge !



COMUS

Oh, oh ! Je crois que cela raisonne !

LIRETTE

Je ne me pique pas de raisonner, et je ne rougirai pas sur les terres du fils de Vénus, car on dit encore que la raison n'a pas bien du crédit dans son empire.

COMUS

Ouais ! On dit ! Qui est le sot qui vous instruit si bien ?

LIRETTE

On lit chez nous de très bons livres. J'écoute, j'ai de la mémoire, je retiens.

COMUS

De quel pays, s'il vous plaît, exportez-vous cette heureuse mémoire-là ?

LIRETTE

Je suis parisienne et du quartier de l'Opéra.

COMUS

Ah ! C'est de Paris et de votre charmant quartier que viennent les cœurs précoces. Je ne regarde plus comme un prodige de vous voir à Gnide de si bonne heure.

LIRETTE

De si bonne heure ?

COMUS

Eh ! Mais je ne crois pas qu'on eût pu vous devancer ici à moins que d'y venir avant que de venir au monde.

LIRETTE

Il y a pourtant plus de six mois que j'aime le petit Lison.

COMUS

Cela est fort ! Vous venez sans doute vous faire examiner pour le prix de la tendresse ?

LIRETTE

Qui m'empêcherait d'y prétendre ? J'ai quelque droit sur ce prix-là. Toutes les chansons que j'entends chanter à ma sœur aînée disent que l'amour est fait pour la jeunesse.

COMUS

Ce sont là les discours sérieux de votre voisin l'Opéra. Mais ma chère petite poule, apprenez que la jeunesse n'est pas l'enfance.

LIRETTE

Oh ! Il n'y a plus d'enfants.

COMUS

Effectivement, dès que vous ne voulez pas l'être, je ne sais plus de quelle taille on pourra les choisir.

LIRETTE

On s'imagine souvent que je ne songe qu'à ma poupée tandis que je ne songe qu'au petit Lison.

COMUS

Et le petit Lison pense-t-il à vous, lui ?

LIRETTE

Je sais que lorsqu'il est seul chez son papa, au lieu d'étudier sa leçon il joue avec mon petit minet que je lui ai donné.

COMUS

Avec votre petit minet ! Fort bien. Ma foi, votre sœur aînée doit être votre cadette en malice.

LIRETTE

Elle n'a que quatorze ans, mais elle est bien plus fine que notre tuteur qui a soixante passés.

COMUS

Hom ! Quand les mineurs attrapent les tuteurs, messieurs les tuteurs le leur rendent bien. Au reste, là, en conscience, que faites-vous à Gnide ?

LIRETTE

J'accompagne ma grande sœur. Elle a été à l'examen et à présent elle est dans le bois de myrte où elle dit que plus les amants s'égarent et mieux ils sont conduits par l'amour.

COMUS

On fait de jolies réflexions dans votre famille !

LIRETTE

Ma sœur m'a donné la permission de me promener seule dans le bois, et moi j'en suis sortie pour voir la campagne.

COMUS

La bonne sœur que vous avez là !

LIRETTE

Oh ! Ce n'est pas pour mon plaisir qu'elle m'a donnée cette permission-là, c'est pour le sien.

COMUS

Comment ?

LIRETTE

C'est qu'elle ne se promène pas seule, elle...

COMUS

Elle est avec son amant, n'est-ce pas ?

LIRETTE

Vous l'avez deviné. Quand ils se trouvent ensemble, ils n'aiment pas la compagnie, et cependant quelque fois deux heures tête-à-tête dans une chambre sans parler. J'ai beau écouter à la porte, je n'entends que notre perroquet.

COMUS

Mademoiselle votre sœur aînée me paraît une fille de fort bon exemple, et il me paraît aussi que vous en avez bien profité ! Vous ne pouvez que vous perfectionner avec un

semblable modèle, et dans le voisinage de l'Opéra ! Allez rejoindre votre digne sœur et son cher amant.

LIRETTE

Soit. Mais j'appréhende bien d'arriver trop tôt.

SCÈNE XII

COMUS, LUCAS, COLETTE.

COMUS, *seul*.

Quelle circonspection ! Quel jugement prématuré ! Est-il permis de connaître à cet âge-là quand on est de trop ? Il y a cent mille sots vétérans qui se présentent toujours mal à propos, et qui n'aperçoivent jamais dans les yeux des personnes qu'ils interrompent, la critique de leur étourderie... Mais qui viennent chercher ici ce paysan et cette paysanne ? Il ne figureront pas trop bien avec ces tendres bergers de Gnide qui font de si jolies prières au temple de Vénus ! Voyons ce qu'ils demandent. Holà, mon ami !

LUCAS

Je ne nous appelons pas mon ami. On me nomme Lucas à Vaugirard et v'là Colette, à votre service.

COMUS, *caressant Colette*.

Je suis aussi fort au sien. Elle n'a qu'à parler.

COLETTE, *le repoussant, à Lucas*.

Aga quien Lucas, il batifole drettement tout comme toi, mais ça ne me plaît pas tout de même.

COMUS

C'est ce qui me chagrine.

LUCAS

Et c'est ce qui me divartit, moi.

COMUS

Lucas et Colette sont-ils mariés ?

COLETTE

Non, je nous aimons.

COMUS

Vous vous aimez ! C'est fort bien fait, ainsi venez ensemble vous mettre sur les rangs pour disputer le prix de la tendresse, partez, vous n'avez pas un moment à perdre.

LUCAS

Je ne sont point des disputeux ! Je sont des regardeux, je ne venons que reluquer la sarimonie.

COMUS

Mais avec des cœurs naïfs comme les vôtres, vous pourriez avoir ici de la gloire.

LUCAS

Je ne nous soucions pas de st'honneur là.

COLETTE

Je n'estimons que le plaisir.

COMUS

A ce que je vois, vous êtes tous les deux véritables philosophes sans le savoir ! Vous seuls, peut-être, venez-vous à Gnide sans intention de demander le prix.

LUCAS

Je ne demandons rien qu'à Colette.

COLETTE

Je n'accordons rien qu'à Lucas.

COMUS

Ô nature, nature ! on a cru te voir dans le temple de Gnide et je ne te reconnait que dans ces cœurs champêtres. (*Aux amants.*) Quoi, tout de bon vous ne seriez pas flattés l'un et l'autre si le fils de Vénus vous déclarait les plus tendres et les plus fidèles des amants ?

COLETTE

Je sais que Lucas n'aime que moi, qu'avons-je besoin d'autres témoignages ? J'en croyons plus Lucas tout seul que tous les dieux qui demeurent dans ce biau village-ci.

LUCAS

Cosette est rassottée de Lucas, et l'enfant de madame Vénus ne le sait pas mieux que tous les petits garçons de Vaugirard qui nous voyons sans cesse nous tapoter ensemble.

COMUS

Vous n'êtes donc point jaloux, vous autres ?

LUCAS

Moi, jaloux ? Eh ! De qui le serions-je ? Colette ne danse sous l'ormiau qu'avec Lucas.

COLETTE

Lucas ne baille qu'à Colette les petits moiniaux qu'il déniche.

LUCAS

Colette est fiare même avec le fils aîné de monsieur le bailli.

COLETTE

Lucas tiant son quant-à-moi, même avec la minagère du collecteux qui le reluque goulument quand elle se figure que je ne la regardons pas.

LUCAS

Colette me consarve toutes ses amiquiés. Colette ne sangle de biaux et bons coups de poings qu'à Lucas.

COLETTE

Quand je jouons dans queuque jardin à de petits jeux, Lucas ne fait tomber sur l'herbe que Colette.

LUCAS

A colin-maillard assis, Colette ne charche que les genoux de Lucas, et elle s'y tiant longtemps.

COLETTE

A la clemisette, Lucas ne cherche itou que Colette et lorsqu'il a découvert sa cache, y n'an sortions point tous deux que le pu tard qui pouvions.

COMUS

Est-ce fait minon minette ? En vérité mes enfants, si vous aviez concouru pour le prix de la tendresse, vous l'auriez emporté de haute lutte. Mais puisque vous le méritez assez pour y renoncer, allez en attendant la fête vous promener dans ce bois de myrrhe fait exprès pour les amants heureux. C'est votre domaine.

LUCAS

Oui-da ! J'irons, Colette et moi, faire semblant de cueillir des noisettes.

COLETTE

Allons, je fais tout ce que veut Lucas.

LUCAS

Oh ! Il ne s'an faut queuque petite chose.

COLETTE

ça non, il s'an faut presque rian. *Ils sortent.*

### SCÈNE XIII

COMUS, L'AMOUR.

Ma foi, je serai tenté de les suivre dans le bois de myrrhe et de voir comment ils s'y prendront pour faire semblant de cueillir des noisettes... Mais l'Amour approche. Charmant fils de Vénus, votre audience est donc finie ?

L'AMOUR

Dans un instant, et j'attends Hébé pour... Mais la voilà.

### SCÈNE XIV

COMUS, L'AMOUR, HÉBÉ.

HÉBÉ

Eh bien ! Aimable fils de Vénus, avez-vous rencontré un cœur digne de la couronne de myrrhe que vous tenez là ?

L'AMOUR

J'ai questionné un cavalier espagnol de qui le cœur est à peu près tel que je le souhaite, je ne peux pourtant pas lui adjuger le prix. La vanité mêlée dans ses plus tendres sentiments ne méritent au plus qu'un *accessit*.

COMUS

Je ne crois pas que la France vous ai fourni le héros sensible que n'a pu vous donner l'Espagne.

L'AMOUR

J'ai pourtant rencontré une jeune Française tendre, sincère et fidèle.

HÉBÉ

Une Française tendre, sincère et fidèle !

L'AMOUR

Oui, mais qui n'est jamais sortie de sa province.

COMUS

Ce n'est pas une Normande.

L'AMOUR

C'est une Picarde. Elle aime constamment, mais comme elle n'a jamais eu l'occasion d'être volage, je ne lui accorderai pas un honneur qui n'est dû qu'à une fidélité éprouvée.

COMUS

Malepeste ! Que vous êtes un examinateur pointilleux ! J'ai grande hâte de voir l'amant parfait que vous allez couronner, ce doit être le phénix de l'empire amoureux.

L'AMOUR

Votre curiosité ne sera pas satisfaite qu'en présence de l'assemblée des concurrents... Mais ils s'avancent.

## SCÈNE XV

L'AMOUR, HÉBÉ, COMUS, AMANTS ET AMANTES DE DIVERSES  
NATIONS.

L'AMOUR

Qu'on fasse silence.

COMUS

Il faut que je vous serve d'huissier audientier. Paix là paix là paix donc là. (*Il va de côté et d'autre les rangées.*) Il n'est aisé de faire taire des amants quand ils sont ensemble. Paix là.

L'AMOUR

Mortels assemblés à Gnide, écoutez. Vous savez que je n'ai rien oublié pour discerner parmi la foule galante que les jeux ont attirée ici le cœur bien enflammé qui mérite cette couronne, récompense de l'ardeur la plus parfaite. Cependant, cela me paraît très difficile à décider.

HÉBÉ

Vous avez donc interrogé bien des amants égaux en délicatesse de sentiments ?

L'AMOUR

Au contraire, je n'ai remarqué qu'intérêt, légèreté et coquetterie, le cœur abaissé comme l'esprit. Partant, j'imiterai ce qui se pratique dans de célèbres académies, je remets à l'année prochaine l'adjudication du prix de la tendresse.

COMUS

Si un certain Lucas, et une certaine Colette, que je vois là, avaient paru devant vous, ma foi, seigneur Cupidon, vous ne remporteriez pas cette couronne de myrrhe. Mais je comprends aujourd'hui qu'en tendresse comme en poésie ce ne sont pas toujours ceux qui obtiendraient les prix qui se présentent pour les recevoir. Je vois aussi que toute l'assemblée est très contente de votre arrêt, on aime mieux partager une honte générale que d'assister

au triomphe d'un concurrent. Ainsi, chantez et dansez, amants et amantes qui sortez de l'examen, vous n'avez rien à vous reprocher.

*Danse.*

UNE FRANÇAISE, *chante.*

À présent l'amour volage  
Est le premier des amours  
Partout on lui rend hommage

Quelque vent qui nous engage  
Et nous offre son secours  
Pour nous tirer du rivage  
Il dure au plus quinze jours  
En vain l'onde nous ménage  
On fait un petit voyage  
On n'en fait plus de long cours

A présent l'amour volage  
Est le premier des amours  
Partout on lui rend hommage

*Danse.*

Dialogue de Lucas et Colette

COLETTE

Aga Lucas, ta manière franquette  
Me touche plus que le jargon  
De tous ces biaux monsieurs à la taille fluette  
Qui portiont sur leur tête un boissiau d'amidon

LUCAS

Oh ! J'aimons bian mieux ma Colette  
Que la maman de Cupidon !  
Ma bargère est fraîche et grassette  
Et quoi qu'alle ait la meine<sup>25</sup> un tantinet finette  
Alle n'a pas le cœur moins bon  
Oh ! J'aimons bian mieux ma Colette  
Que la maman de Cupidon !

COLETTE

Quand Lucas me trouve seulette  
J'allons parfois apprendre aux échos d'alentours  
Une nouvelle chansonnette  
Mais je nous gardons bian d'aller sous la coudrette  
Parler tout haut des secrets de l'amour.

LUCAS

Morgué ! Comment peut-on devenir infidèle ?  
Sous nos ormiaux n'ons-je pas tous  
De biaux exemples devant nous ?

---

25. *Sic*, pour « la mine ».

COLETTE

Tians, cher Lucas, c'est sur la tourterelle  
Que Colette veut se mouler

LUCAS

Et Lucas prétend se bailler  
Le moiniau franc pour son modèle

COLETTE

Pouvons-je compter sur ceci ?

LUCAS

Seras-tu tourterelle aussi ?

À DEUX

Là, boute ta main dans la mienne  
En dépit des changeux du temps  
Que notre amiquié se soutienne  
Comme un gros chêne dans les champs  
Aimons-nous deux ou trois cent ans.

*On danse.*

VAUDEVILLE

I

Suivant le pays chaque amour  
Change de physionomie  
En les parcourant tour à tour  
Une connaisseuse s'écrie  
Je sais fort bien, o lon lan la  
D'où vient cet amour-là.

2

Quel est cet enfant effaré  
Dont la démarche est inquiète ?  
O dieux ! Qu'il a l'air égaré !  
En tapinois qu'est-ce qu'il guette ?  
C'est d'Italie, o lon lan la  
Que vient cet amour-là.

3

J'aperçois un gros réjoui  
Portant pour carquois la bouteille  
Sur son visage épanoui  
Brillent les rubis de la treille !  
C'est d'Allemagne, o lon lan la  
Que vient cet amour-là.

4

L'afre fu sti l'amour pénin  
Qui tune main tient son maîtresse



Té l'autre ein gros flaçon de fin  
Ché plus tavantage il caresse ?  
Oh ! L'être ein Suisse, o lon lan la  
Que sti pon enfant-là.

5

Les cheveux en bourse, un amour  
Saute et de loin se fait entendre  
Il chante et siffle tour à tour  
En lisant une lettre tendre  
C'est de Paris, o lon lan la  
Que vient ce fripon-là.

6

Oh ! Que l'amour entripaillé  
Tout couvert d'or et de dentelles  
Il arrive, il entre essoufflé  
Le tarif en main chez les belles  
C'est d'une caisse, o lon lan la  
Que sort ce cochon-là.

7

Quel est cet enfant ingénu  
Qui sans façon dit ce qu'il pense ?  
A la ville il est inconnu  
Qu'on y raillerait sa contenance  
C'est du village, o lon lan la  
Que vient cet amour-là.

8

Quel est cet enfant séducteur  
Que le dieu Mercure accompagne ?  
Il rit à tous d'un air flatteur  
Il sable un verre de champagne  
D'où peut venir cet amour-là ?  
Ah ! C'est de l'opéra.

9

Quel amour cache un front ridé  
Sous une perruque infidèle ?  
Par un frivole espoir bridé  
Hélas ! Il ne bat que d'une aile  
Où peut aller ce barbon-là  
En route il restera.